This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UC-NRLF
$B 323 452

Digitized by Google

REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Class 834
S63
G25

YB 60170

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

# LE POÈTE POLONAIS

# JULES SLOWACKI

— 1809-1849 —

## ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

ET LITTÉRAIRE

SUIVIE DE LA TRADUCTION EN VERS DE

Le Tombeau d'Agamemnon

En Suisse — La Peste au Désert

PAR

VENCESLAS GASZTOWTT

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1881

Digitized by Google

Digitized by Google

LE POÈTE POLONAIS

# JULES SLOWACKI

(1809 - 1849)

Digitized by Google

Digitized by Google

LE POÈTE POLONAIS

# JULES SLOWACKI

(1809-1849)

---

## CONFÉRENCE

FAITE

A L'ASSOCIATION DES ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE POLONAISE

SUIVIE

DE LA TRADUCTION EN VERS DE TROIS DE SES POÈMES

**Le tombeau d'Agamemnon**
**En Suisse — La Peste au Désert**

PAR VENCESLAS GASZTOWTT

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1881

Droits de reproduction et de traduction réservés.

Digitized by Google

PRESERVATION
COPY ADDED
ORIGINAL TO BE
RETAINED
JUL 11 1994

Digitized by Google

PG7158
S6 Z66
1881
MAIN

# PRÉFACE

Destinée primitivement à un public restreint, spécial et sympathique, cette étude pourra-t-elle intéresser le grand public à qui nous l'offrons aujourd'hui? Nous le souhaitons plus que nous ne l'espérons.

Slowacki est un poète romantique et un poète polonais. Or, le romantisme d'une part, d'autre part la Pologne sont un peu passés de mode aujourd'hui.

N'importe. Nous avons le devoir d'appeler l'attention sur les chefs-d'œuvre d'une litté-

193357

Digitized by Google

rature inconnne ou méconnue jusqu'à ce jour; et ce devoir nous le remplirions même si nous étions absolument certain de crier longtemps encore dans le désert.

La mode passe, la vérité et la justice demeurent.

V. G.

---

Digitized by Google

LE POÈTE POLONAIS

# JULES SLOWACKI

1809 - 1849

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

Il y a aujourd'hui trente ans, le 3 avril 1849, à peu près à l'heure où nous sommes, mourait à Paris un homme jeune encore, presque un jeune homme, car il n'avait pas atteint sa quarantième année. Son nom était peu connu en Pologne, mais il devait bientôt y être égalé aux plus grands poètes, et avec raison, car il n'avait cessé pendant sa courte existence de chanter la Patrie, ses souffrances, ses souvenirs, ses espérances, son idéal; car il avait donné à la langue polonaise une souplesse, une pureté, une harmonie aérienne inconnue jusqu'à lui; car il avait ajouté aux nombreux chefs-d'œuvre de notre poésie du XIXe siècle quelques-uns de ses plus purs, de ses plus beaux joyaux, et contribué par



Digitized by Google

la création d'œuvres impérissables à fonder, pour sa part, l'immortalité de notre nation sur l'immortalité de notre langue et de notre littérature.

Ce jeune homme, ce poète qui s'en allait ainsi avant l'âge, c'était Jules Slowacki.

Vous retracer ici en quelques heures la vie de Jules Slowacki, serait une tâche impossible. Ce n'est pas que cette vie, d'ailleurs si courte, ait été remplie d'incidents bien nombreux, d'aventures bien romanesques; ce n'est pas qu'il ait pris une grande part aux événements historiques de notre époque tourmentée. Mais c'est que la vie d'un poète, et surtout d'un poète comme lui, est tout entière dans ses aspirations, dans ses rêves, plus tard dans ses regrets, dans ses mille sentiments d'amour et d'indignation, d'enthousiasme et de désespoir, dans ses illusions et dans ses déceptions; c'est que l'histoire de Jules Slowacki, c'est l'histoire du cœur et de l'imagination les plus passionnés, les plus exaltés, les plus mobiles et les plus féconds peut-être qu'ait produits notre siècle, si riche pourtant en organisations poétiques analogues à la sienne.

Vous exposer cette vie, ce serait faire moins de la biographie que de la psychologie, ce serait moins raconter des faits qu'analyser des senti-

Digitized by Google

ments; et si cette étude, intéressante à coup sûr et bien faite pour tenter un critique philosophe, peut être l'objet d'un long ouvrage, rempli de détails et de citations, elle ne saurait être entreprise dans une causerie comme celle-ci, qui a pour unique but d'honorer sa mémoire en montrant l'importance littéraire et nationale de son œuvre. Cette étude d'ailleurs existe déjà. Les deux volumes de M. Malecki, sous ce titre : *Juliusz Slowacki, jego zycie, dziela wstosunku do spolczesnej epoki* (Lemberg 1866-67) sont un véritable chef-d'œuvre que nul ne peut être tenté de refaire, et dont la lecture, complétée par celle des lettres du poète à sa mère, publiées à Lemberg il y a quatre ans (Gubrynowicz, Schmidt, 1875), est un devoir pour quiconque veut connaître notre littérature du XIXe siècle, c'est-à-dire pour tout Polonais.

Aussi, tout en esquissant une étude rapide ou plutôt une appréciation générale de l'œuvre de notre poète, ce qui est, je le répète, le seul but que je me propose, je me bornerai, en regrettant de ne pouvoir plus, à noter simplement les principales dates de sa vie.

Digitized by Google

Digitized by Google

# I

Jules Slowacki naquit à Krzemieniec (Volhynie) le 23 août 1809. Son père, Eusèbe Slowacki, enseignait la littérature polonaise à ce fameux lycée de Krzemieniec fondé par Czacki, et d'où sont sortis tant d'hommes illustres et d'éminents patriotes. Eusèbe Slowacki, plus tard appelé à enseigner à l'Université de Wilna (1812), était lui-même un littérateur distingué, voire même un poète, poète classique bien entendu, et qui avait poussé l'amour de la littérature française jusqu'à l'héroïsme : il avait traduit en vers polonais *la Henriade* de Voltaire ! Ajoutons qu'il cultivait aussi la littérature dramatique et qu'il avait composé une tragédie classique (à la Voltaire encore) sur Mendog, ce grand-duc de Lithuanie qui se fit chrétien pour devenir roi, et s'empressa bien vite de retourner au paganisme pour se



Digitized by Google

soustraire à la tyrannie de l'ordre teutonique : les apôtres l'avaient dégoûté de la religion. Cette tragédie valait-elle *Zaïre* ou *Mahomet ?* Je l'ignore, mais j'ai cru devoir en dire un mot pour bien montrer quel genre d'action les œuvres du père ont pu avoir sur le fils ; en effet, un des premiers essais de Jules Slowacki est aussi un *Mendog* (Mindowe) ; mais la tragédie classique est devenue drame romantique ; le XIXe siècle a heureusement remplacé le XVIIIe.

Cependant l'influence des études classiques se retrouve dans Slowacki comme aussi dans Mickiewicz, et cette fois encore cette influence a été salutaire : si l'on reconnaît dans le vers magistral de Mickiewicz la perfection de forme du vers virgilien, on entend également dans telle tragédie de Slowacki (*Balladyna* et *Lilla Weneda* par exemple), comme aussi dans quelques-unes de ses poésies lyriques (entre autres, *le Tombeau d'Agamenmon)*, un écho lointain de Sophocle et d'Eschyle : d'autre part nous apprenons par ses biographes que notre poète, à l'âge de neuf ans, pleurait en voyant, dans le XXIVe chant de l'Iliade, Priam aux pieds d'Achille, et nous trouvons dans ses œuvres posthumes des fragments de traduction du Ier, du XVIIe et du XXIe chant de cette même

Digitized by Google

Iliade, dont la perfection prouve la profonde impression laissée dans l'esprit du poète par ses premières études sur l'antiquité grecque. Mickiewicz et Slowacki, voilà deux exemples bien frappants d'une vérité trop méconnue de certains parnassiens de nos jours : c'est que la poésie romantique n'a atteint toute sa perfection que chez les écrivains qui connaissaient et admiraient l'antiquité classique : Gœthe, Byron et Victor Hugo en sont aussi la preuve.

A cela se réduit, croyons-nous, l'influence probable d'Eusèbe Slowacki sur le développement intellectuel de son fils, et encore est-ce dans son souvenir et dans la lecture de ses œuvres et non pas dans ses leçons, que notre poète a puisé ces enseignements, car il perdit son père à l'âge de cinq ans.

Bien plus grande et bien plus décisive a été l'influence de sa mère, Salomée Januszewska. On a souvent remarqué que beaucoup d'hommes de génie devaient surtout à leur mère la plupart de leurs qualités et peut-être aussi de leurs défauts : jamais cette observation ne fut mieux justifiée que pour Jules Slowacki.

Cette sensibilité extrême, parfois maladive, ce culte de l'idéal sous toutes ses formes, aussi bien

Digitized by Google

dans l'art que dans la religion et le patriotisme, cette délicatesse raffinée, subtile quelquefois, qu'il porte dans l'analyse de ses sentiments comme dans le nuancement de ses pensées, toutes ces qualités exquises, mais plus féminines que viriles, étaient à coup sûr un héritage de sa mère, et en même temps un résultat de son éducation.

Son amour immense de la gloire (il avait à peine huit ans qu'il demandait à Dieu de le faire poète et de lui donner la gloire après sa mort), passion qui fit la force et le tourment de sa vie, et d'où procède en partie sa vocation poétique, était aussi nourrie en lui par l'affection exaltée, noblement orgueilleuse, de cette mère qui avait concentré sur son fils unique toutes les ardeurs de son âme. Il lui a été donné de voir avant de mourir se réaliser son rêve de grandeur et d'immortalité pour le Benjamin qu'elle avait tant choyé dans son enfance, et qu'elle avait perdu, hélas ! si tôt par l'exil, sans qu'il lui fût donné de le revoir, si ce n'est pendant huit jours à peine, quelque temps avant sa mort prématurée. Mais de loin comme de près elle veillait sur lui avec une sollicitude, une tendresse jalouse et passionnée ; dans toutes les circonstances graves de sa vie, quelle que fût la résolution qu'il avait

Digitized by Google

à prendre, il lui demandait conseil ; et toujours elle lui donna franchement son avis, même sur ses œuvres poétiques, approuvant quelquefois, critiquant plus souvent encore, et forçant ainsi le poète à travailler toujours pour se perfectionner, et à justifier ses hardiesses, qui étonnaient parfois et effrayaient presque son bienveillant Aristarque. Elle était donc à la fois pour le poète une mère et une muse. Sa mère et sa patrie, tels furent en effet les deux amours dominants qui inspirèrent Jules Slowacki, et nous n'en connaissons pas de plus nobles, de plus purs, de mieux faits pour élever l'âme d'un poète au-dessus des fanges de la vie réelle vers cette sphère idéale où réside exclusivement la véritable poésie.

Mais ce ne furent pas ses seules amours. Précoce en toutes choses, celui qui composa un drame à dix-huit ans n'attendit pas cet âge pour avoir son roman de jeunesse. Sa mère s'étant remariée à un professeur de l'Université de Vilna, le docteur B..., veuf lui-même et père de deux filles plus âgées que Slowacki, et qui le gâtèrent presque autant que sa mère elle-même, il distingua parmi les compagnes de ses sœurs une jeune fille, M^lle^ Louise S..., qui était âgée de quelques années de plus que lui. L'enfant de quinze ans

Digitized by Google

s'éprit de cette jeune fille... Vous le savez, c'est encore le sort des poètes. Amoureux des étoiles, ils lèvent toujours les yeux plus haut qu'il ne faut, ils veulent toujours réaliser l'impossible, et dans la vie de presque tous on trouve dès le début quelque rêve de ce genre cruellement déçu, quelque blessure au cœur qui ne se guérit jamais entièrement. Ce n'est pas à nous de nous en plaindre : c'est à ces amours, insensés selon le monde, que nous devons les plus belles créations de l'art. La Béatrice du Dante, la Laure de Pétrarque, comme celle de Mickiewicz (faut-il y ajouter la Béatrice de Krasinski ?), ne sont-elles pas, après tout, les muses réelles qui ont remplacé les filles de Mémoire de l'antiquité ? Et devons-nous regretter qu'au prix même de cruelles souffrances il ait été donné à Slowacki d'ajouter à ce chœur d'immortelles, à ces anges de la poésie, une sœur de plus dans la personne de cette Louise qu'à toutes les époques de sa vie il chante sans cesse dans ses heures de méditation, dans ses élans d'amour vers le passé, vers sa jeunesse envolée, vers sa patrie perdue ?

Sans doute plus d'une fois le poète rencontra dans sa vie d'autres consolatrices; il en est jusqu'à quatre que je pourrais nommer ; à Paris, à

Digitized by Google

Genève, dans les montagnes de la Suisse, à Florence enfin, son cœur fut troublé, son imagination enflammée. Cependant aucun de ces amours, même celui auquel nous devons l'admirable poème intitulé W. Szwajcarji (en Suisse), ne put lui faire oublier le premier; et nous ne croyons pas aux raisons données par les biographes pour expliquer que Slowacki ait reculé toujours devant un aveu définitif, devant le Rubicon d'une demande en mariage : c'était orgueil, disent-ils, ou crainte du ménage et de ses charges. Non, c'était bien plutôt l'image toujours vivante de l'amante des premières années, chassant les vains fantômes qui prétendaient lui succéder dans le cœur du poète. Consolatrices, peut-être, pour un temps : mais consoler n'est pas guérir, et la première blessure était incurable. Et puisqu'il n'avait pu réaliser son idéal en épousant l'objet de son premier et poétique amour, je suis presque heureux, je l'avoue, que Slowacki n'ait pas cédé à « l'occasion, à l'herbe tendre », et qu'il n'ait pas fini, comme d'autres, par tomber dans la prose de ce que l'on appelle, je ne sais pourquoi, un mariage de raison.

Il se plaint dans son testament d'avoir vécu seul et de ne laisser « aucun héritier, ni pour sa lyre ni pour son nom, et de savoir que ce nom pas-

Digitized by Google

sera comme un éclair et ne laissera qu'un vain son se propageant à travers les générations (1) ». Sans doute, ô poète, cette solitude est triste, sans doute il est doux, à l'heure de la mort, d'être entouré d'enfants qui vous continueront, de contempler, comme vous le dites, le développement des plantes printanières et d'avoir une heure de calme ». Mais, à coup sûr, plus grands, plus poétiques dans leur solitude désolée, ont été les Dante, les Pétrarque et Slowacki lui-même, que les génies aux prises avec les réalités de la vie pratique, et ne possédant pas les qualités, moins idéales mais plus sérieuses, qui sont nécessaires à la vie de ménage. N'est-ce pas assez que d'avoir pour amantes la Patrie et la Muse et pour famille la postérité? Amantes idéales et famille idéale, il est vrai, mais l'idéal n'est-il pas votre domaine? Hors de là, vous n'êtes plus chez vous.

Je ne puis quitter les premières années de la vie de notre poète, sans dire encore un mot de ses études dans ce même Vilna, que nous avons vu si grand, si sublime et si martyrisé dans les *Aïeux* de Mickiewicz, entre les philarètes et

(1) Testament, *voyez à la fin du volume.*

Digitized by Google

Nowosiltzow. Slowacki était trop enfant en 1822-1823 pour avoir pris part à cette lutte d'une jeunesse enthousiaste contre l'oppression : l'écho seul en était venu jusqu'à lui, et lui avait laissé une impression doublement triste et douloureuse. Il avait souffert, comme tout Polonais, des souffrances des prisonniers et des exilés, et de plus, son beau-père, qui, comme la plupart des hommes plus âgés et plus sérieux, blâmait l'attitude généreuse, mais imprudente d'après lui, de la jeunesse d'alors, étant mort frappé de la foudre pendant la persécution, c'en fut assez pour que l'imagination populaire vît là un jugement de Dieu, une punition de cette tiédeur. Slowacki devait à deux reprises être blessé dans ses affections les plus intimes par le souvenir de cet évènement, rappelé, à Varsovie d'abord, par Lelewel, non sans prévention injuste contre le docteur B..., et non moins injustement immortalisé par Mickiewicz, à Paris, dans son poème des *Aïeux*.

Mais s'il arrivait trop tard pour la lutte politique, Slowacki arrivait à temps pour la lutte littéraire. C'est au milieu du mouvement romantique qu'il fit toutes ses études. Byron surtout, avec Gœthe et Schiller, furent ses dieux comme ceux de ses devanciers, et ces devanciers furent pour



Digitized by Google

lui des émules qu'il se jura bien d'égaler s'il ne pouvait pas les surpasser. Nous verrons qu'il devait tenir parole.

En 1827, ayant achevé ses études, il fit un court voyage dans son pays natal, à Krzemieniec, revit les bords de l'Ikwa, puis se rendit, comme Zaleski, comme Goszczynski, comme Malczewski précédemment, à Varsovie, devenue maintenant tout ensemble le centre de l'agitation politique et du mouvement littéraire. Il s'y trouvait encore quand éclata la révolution du 29 novembre. Plus heureux que Mickiewicz, il put, au début du moins, animer les combattants de ses chants patriotiques. L'hymne *Boga Rodzica,* le *Kulik,* le *Chant de la Légion de Lithuanie,* sans parler de son *Ode à la liberté*, sont de cette époque, et le *Kulik,* entre autres, est déjà un chef-d'œuvre. Le malentendu avec Lelewel, auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, l'obligea ensuite de quitter Varsovie, mais il fut chargé d'une mission diplomatique pour Londres et il continua ainsi, jusqu'à la fin de la lutte, à servir la cause de l'insurrection.

Digitized by Google

## II

Puis vint l'émigration. Nous avons vu, en parlant de Mickiewicz, comment le grand poète avait compris les devoirs des émigrés, auxquels il avait tracé une sorte d'évangile dans son *Livre des Pèlerins*. Peut-être aurons-nous un jour l'occasion de dire pourquoi cet évangile, œuvre plus poétique que pratique, resta à peu près lettre morte, ainsi que le message de *Brodzinski* écrit dans le même esprit. Nous retracerons alors le tableau de ces premières années de l'émigration polonaise, si troublées et si fécondes : nous redirons les tentatives des différents partis, comme les tentatives individuelles, la création des différents journaux, la fondation des comités, les efforts de la Diète pour se reconstituer, puis la propagande démocratique aboutissant à l'organisation de la société démocratique, dont l'émouvante et

Digitized by Google

curieuse histoire est encore à faire, et aussi sa lutte contre les partisans de l'action diplomatique et soi-disant légale ; nous raconterons peut-être alors ces luttes et ces polémiques entre démocrates, aristocrates, jésuites, tovianistes, j'emploie à dessein les expressions usitées alors par les partis, et nous tâcherons de le faire sans passion d'aucune sorte, avec toute l'impartialité de l'histoire et avec tout le respect filial que nous devons aussi bien aux fautes qu'aux grandes actions de nos pères.

Qu'il nous suffise aujourd'hui, pour nous renfermer dans notre sujet, de constater que ces luttes, qui ne manquaient pas de grandeur et peut-être d'utilité pratique pour élaborer les idées et éclairer la route de l'avenir, devaient paraître bien mesquines, bien fatigantes... passez-moi le mot, bien écœurantes, pour les amants de l'idéal, pour les poètes qui redoutent la réalité, le bruit, le choc des conflits, et voudraient que le patriotisme fût une religion calme, sereine, pacifique, poussant au sacrifice de la vie pour la patrie, à la guerre contre l'ennemi, mais établissant avant tout la concorde entre les champions d'une même cause. Peut-être faut-il voir là la raison principale de l'abstention de bien des

Digitized by Google

hommes supérieurs dans les travaux politiques de l'émigration, auxquels ils ne se sentaient pas aptes et dans lesquels ils n'auraient pas pu occuper la place qui semblait leur revenir par droit d'intelligence ou de génie.

Car, Messieurs, il en est un peu de la politique comme de la vie de ménage, dont nous parlions tout à l'heure : elle n'est pas faite pour tout le monde, et c'est toujours avec une certaine terreur que je vois les poètes, entre autres, replier leurs ailes et descendre de leurs *templa serena* dans cette arène tumultueuse où il leur faudra sacrifier quelque chose de leur idéal, se dépouiller de quelques-uns des rayons qui forment leur auréole, recevoir des coups et en rendre, devenir peut-être, *proh pudor !* des opportunistes au lieu de rester des inspirateurs. Est-ce à dire que je ne veux pas que les poètes prennent part à la vie de la nation ? Loin de moi un pareil blasphème. Notre poésie du XIXe siècle est nationale, et par là même (pourquoi ne le dirais-je pas?) politique, et c'est là ce qui fait sa grandeur. Mais autre chose est de guider la marche d'une nation en se plaçant sur les hauteurs et en lui montrant de la main le but idéal, et autre chose de se mêler à la foule pour défricher le chemin, pour



Digitized by Google

écraser les reptiles, pour pousser à la roue ; — autre chose est d'être pionnier — autre chose d'être apôtre. J'aîme mieux le second rôle pour le poète.

Je ne blâme donc pas Slowacki de s'être retiré presque aussitôt du champ de bataille de l'émigration, d'avoir quitté Paris, d'être allé chercher sur les bords du lac de Genève un peu de calme et de nouvelles inspirations. Quelles que soient les raisons particulières et personnelles qui l'y aient déterminé (et la publication du poème des *Aïeux*, où son beau-père était si injurieusement décrié, n'a pas, je le sais, été étrangère à sa résolution), le résultat ne pouvait être que profitable à notre cause, en dotant notre littérature de nouveaux chefs-d'œuvre.

Qu'en est-il résulté? Qu'après *Zmija*, *Jean Bielecki*, *Hugo*, *Mendog*, *Marie Stuart* et *Lambro*, nous avons eu *Kordjan*, *Anhelli* et *En Suisse*, les trois œuvres datées de Genève ou de Veytaux, sans parler encore de celles qui leur succédèrent.

Digitized by Google

## III

Le moment est venu de suspendre le récit de la vie du poète pour nous occuper de ses premiers ouvrages, et je répète ici qu'il ne peut s'agir d'une analyse détaillée, mais simplement d'une appréciation générale. Ceux qui voudront connaître Slowacki le liront; ceux qui, l'ayant lu, désireront un jugement analytique et complet consulteront M. Malecki. Je ne me propose que de piquer la curiosité des premiers et de résumer avec les seconds mon impression sur l'ensemble de l'œuvre du poète.

Au moment où nous sommes parvenus, Slowacki a publié plusieurs volumes de poésie sans que la critique ait approuvé ou blâmé. Nul écho n'a répondu à sa voix. Quand on parle de lui, on se contente de répéter le jugement sommaire (j'allais dire l'exécution sommaire) qu'en a fait

Digitized by Google

Mickiewicz : « Cette poésie est un beau temple où il n'y a pas de Dieu. » D'où vient l'indifférence du public? Et que veut dire l'appréciation de Mickiewicz, si toutefois elle est autre chose que l'expression dédaigneuse d'un parti pris personnel? Ce sont les deux questions qu'il convient d'examiner en peu de mots.

Et d'abord l'indifférence du public? Le poète a vingt-quatre ans. Sans doute, à cet âge, d'autres sont déjà parvenus à la célébrité. Victor Hugo, Mickiewicz, Goszczynski et Zaleski en sont la preuve. Mais peut-être n'est-il pas bien difficile de comprendre d'où vient cette différence, à supposer, ce qui n'est pas, que Slowacki ait déjà produit des chefs-d'œuvre de premier ordre.

Il est des époques dans la vie des nations où l'intelligence, fatiguée, surmenée, épuisée d'un côté par des secousses politiques, de l'autre par la production stérile d'imitations pâles et sans vie d'un genre qui ne correspond plus à ses aspirations, éprouve comme un grand vide, comme un besoin absolu d'une nourriture nouvelle, comme... je dirais presque un appétit intellectuel fiévreux et maladif. Elle regarde autour d'elle; elle attend inquiète et épie l'horizon. Quel sera celui qui comprendra ce qu'elle réclame, qui lui

Digitized by Google

apportera ce qu'elle demande, qui donnera satisfaction à ses désirs, et, je le répète, à ses besoins? Telle était la situation de la France, telle était aussi celle de la Pologne vers 1820 : et c'est alors qu'à heure dite, au moment propice, apparurent ici Lamartine et Victor Hugo, là-bas Mickiewicz et sa pléiade. Ils apportaient des chefs-d'œuvre, et c'était évidemment là la première condition de leur succès; mais aussi, et c'était la seconde, ils étaient arrivés à propos. Toutefois l'appétit intellectuel ressemble en cela à tous les autres appétits : il s'apaise par la satisfaction, puis il renaît avec une périodicité facile à constater dans l'histoire des littératures. Aussi malheur à quiconque produit, même des chefs-d'œuvre, au moment où les premiers survenus sont dans toute leur gloire, dans tout l'éclat de leur succès; l'opinion, publique enivrée, n'ayant d'applaudissements que pour ses favoris, ne tourne pas les yeux vers le nouvel arrivant, dont les chefs-d'œuvre risquent d'attendre fort longtemps l'heure où ils seront appréciés à leur juste valeur.

C'est là évidemment la cause principale du peu de bruit et d'impression que firent les œuvres de Slowacki en général pendant toute sa vie, tandis qu'elles devaient devenir si populaires après sa

Digitized by Google

mort; mais si c'est aussi la cause de l'indifférence du public pour ses premiers ouvrages, il y avait un autre motif s'ajoutant au premier et résidant non dans les dispositions du lecteur, mais dans la valeur même des poèmes. Ceci nous amène à notre seconde question : l'appréciation de Mickiewicz était-elle juste, et que voulait-elle dire ?

Tous ceux qui ont lu *Zmija*, *Bielecki* et *Lambro* — je ne parle que des principales parmi les premières œuvres du poète, et je laisse *Kordian* de côté pour y revenir, — ont dû être frappés tout d'abord de la perfection de la langue, de la magie du style, de l'harmonie du vers, souvent aussi de la beauté des descriptions; mais ils ont dû en même temps être choqués par deux grands défauts : le premier, c'est l'insuffisance de la composition qui trahit à chaque pas l'inexpérience d'une main novice; le second, c'est l'imitation — libre si l'on veut dans le détail, mais trop dépourvue d'originalité dans l'inspiration — de Byron dans ses petits poèmes. C'est la même incohérence, c'est surtout le même dédain de la vie réelle et des hommes ordinaires; la même misanthropie orgueilleuse, et d'autant plus choquante ici qu'elle est moins motivée et

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA



qu'elle ne découle pas du cœur ulcéré du poète, mais simplement d'une manière et d'un parti pris littéraire : le poète n'est pas désespéré, mais, si je puis me permettre cette expression familière, il pose pour le désespoir. Or, s'il est une chose qu'on ne peut pardonner à un poète, c'est ce manque de sincérité avec lui-même, c'est cette sorte de mensonge d'un genre particulier qui veut en imposer et n'atteint pas son but, parce que, là où manque la sincérité de l'accent, l'illusion est impossible, et le lecteur a bientôt fait de démasquer l'auteur et de lui refuser sa confiance, et par suite son admiration.

« Vos vers sont beaux, dit-il au poète, vos descriptions sont pittoresques ; vous vous déguisez bien ; mais je ne veux pas de ces déguisements : c'est vous-même que je désire voir, c'est avec votre cœur que vous devez me parler. »

N'est-ce pas là, en d'autres termes, ce que voulait dire Mickiewicz dans la phrase si souvent citée ? Le dieu qui manque dans ce temple magnifique, n'est-ce pas au fond l'inspiration vraie ?

S'il en est ainsi, et nous croyons que c'est bien le véritable sens du mot de Mickiewicz, il faut l'avouer, jusqu'à *Kordian* il avait pleinement raison.

Digitized by Google

Slowacki feignit de comprendre autrement, et dans sa préface de *Lambro*, il attaqua ouvertement ce cénacle de poètes polonais réunis à Paris, qui ne voit de poésie que dans l'inspiration religieuse. C'était déplacer la question : il peut y avoir poésie sans religion (le doute et le désespoir religieux n'ont-ils pas inspiré Byron et Musset, qui le disait si bien : *Les plus désespérés sont les chants les plus beaux* ?), mais il n'y a pas de poésie sans une foi quelconque, sans la foi au moins à ce qu'on dit, et cette foi-là, sauf de rares exceptions, en vérité nous ne la trouvons pas dans les premiers ouvrages de Slowacki.

*Zmija* n'en est pas moins d'ailleurs une œuvre très belle et qui restera, parce qu'elle retrace fantastiquement, mais poétiquement, les mœurs des Cosaques Zaporogues ; *Bielecki* n'en est pas moins un poème justement devenu classique par la pureté du style et le caractère vraiment national du sujet et des descriptions de mœurs ; *Lambro* enfin n'en est pas moins, en certaines parties, une merveille de style et un modèle d'éloquence passionnée et patriotique. Belles œuvres, sans doute ! — mais chefs-d'œuvre ?... non pas.

J'arrive à *Kordian*. Ici tout change de face. Ce drame, dans le genre de *Faust*, de *Manfred* et des

Digitized by Google

*Aïeux*, peut être discuté et critiqué : mais une chose que nul homme de bonne foi ne saurait contester, c'est qu'ici l'inspiration vraie, le dieu absent tout à l'heure, anime l'œuvre, illumine le temple. Ici il y a de la foi, de la sincérité, de la poésie véritable. Même dans les rêveries enfantines et les divagations nébuleuses du premier acte, on trouve, sous une forme déjà parfaite, des sentiments réellement humains, véritablement sentis ; et lorsque Kordian, après ses voyages en Angleterre et en Italie, que j'abandonne volontiers aux critiques (Slowacki disait qu'il faut leur laisser quelques os à ronger), sent, en haut du mont Blanc, une âme nouvelle descendre en lui, quand il subit une sorte de transformation, de transfiguration, et qu'il s'élance vers la Pologne pour prendre part à ses luttes, alors, n'en doutez pas, cette transformation est réelle dans le poète lui-même : il a trouvé sa véritable voie, le grand poète est né. Que l'on blâme maintenant ou que l'on approuve la prétendue thèse soutenue par Kordian dans les caveaux de l'église Saint-Jean, alors qu'il demande vengeance contre le tzar, j'avoue que cela m'importe peu.

C'est, dites-vous, l'apologie du régicide ?... Il faudrait au moins dire du tyrannicide, car vous



Digitized by Google

ne pouvez forcer le poète à regarder Nicolas comme le roi légitime de la Pologne, et à s'incliner devant les traités de Vienne. Mais non ! ce n'est pas même cela. C'est le tableau vrai, non dans le détail, mais dans l'accent, dans les traits généraux, d'une époque de la vie nationale : c'est le cri éloquent, déchirant, sublime du patriotisme de la jeunesse qui va faire tout à l'heure le 29 novembre, et, quoi qu'on dise, cette scène restera à la fois comme un chef-d'œuvre d'éloquence et comme une page d'histoire. Écoutez plutôt :

(*La scène se passe dans les caveaux de l'église Saint-Jean où les conjurés sont réunis. — Kordian, masqué, leur adresse ce discours :*)

Je plonge mes regards dans les ténèbres du passé et j'y vois l'ombre d'une femme en deuil. — Qui est-elle ? — Je tourne les yeux vers l'avenir et je vois devant moi des milliers d'étoiles ; l'ombre du passé tend les bras vers ces étoiles ; ces étoiles, ce sont des poignards. Cette ombre, c'est l'ancienne Pologne.

La sagesse des hommes d'État a greffé sur le vieil arbre la Pologne nouvelle ; toutes deux ont fleuri sur la même tige, comme deux roses de diverses couleurs sur un même rosier ; toutes deux sont comme deux

Digitized by Google

chevaliers de même taille dans la même armure, marchant poitrine contre poitrine et allant combattre l'ennemi.... comme deux prières émanées d'une même pensée se noyant dans le sein de Dieu; comme deux essaims d'abeilles que le villageois enferme dans une même ruche... — En ce temps-là, les superbes Titans du Midi se révoltèrent contre Dieu, les rois et l'esclavage. Dieu ne fit que sourire sur son trône de saphir; mais les rois tombèrent comme les branches sous la hache; la guillotine, vêtue de lambeaux de crêpe, agitait infatigablement son bras d'acier, et à chaque geste qu'elle faisait, la foule diminuait d'une tête. Tous les rois purent la voir, car cette guillotine était la tragédie du peuple, et les rois étaient spectateurs. Aussi ils crièrent vengeance! Une femme, à la fois tzar et courtisane, Catherine, tenait fixé sur nous son regard assassin; elle nous jugea dignes de la couronne du martyre et inventa pour nous un martyre nouveau... Ramassant le crâne tombé du cadavre des Bourbons, elle mit cette tête sanglante et pâle sur les épaules de son amant et nous donna pour roi cet homme à tête de mort. Puis elle lui vola sous les yeux son héritage mortuaire sans qu'il remuât la main... Le crêpe manquait pour le linceul de notre mère; on le coupa en trois. Et, aujourd'hui, demandez à l'oiseau qui revient de Sibérie combien de citoyens gémissent dans

Digitized by Google

les mines? combien on en a égorgés? combien ont été avilis et transformés en traîtres? Quant à nous, nous sommes tous enchaînés à un cadavre ; car cette terre est un cadavre.

Le tzar a eu peur de la rage de son frère, et il l'a jeté sur la Pologne pour la salir de son écume et la déchirer de sa dent furieuse. — Conjurés et vengeurs ! lorsque le tzar, debout devant l'autel, mettait la couronne sur son front, c'était alors qu'il fallait le percer du glaive étincelant de nos rois, l'enterrer dans l'église, puis la purifier comme si la peste y avait passé, en murer les portes, et dire : « Dieu puissant ! ayez pitié de ce pécheur ! » Voilà, et rien de plus..... Maintenant le tzar est assis à table, nos humbles satrapes courbent le front devant lui ; les rubis du vin étincellent dans des milliers de verres, les flambeaux brillent et la musique retentissante émiette les moulures de la muraille. Tout autour de la salle, des femmes épanouies, fraîches et embaumées comme les roses de Saron, appuient leurs fronts sur les épaules des Moscovites. (*Avec force.*) Entrons à ce banquet... et écrivons en lettres de feu sur la muraille un arrêt de vengeance et de destruction, l'arrêt de Balthazar. Le tzar laissera tomber de ses mains sa coupe à moitié pleine, et les paroles tracées par la lueur bleuâtre des glaives, ce sera la mort qui les lui traduira, la mort,

Digitized by Google

plus sage encore que la voix de Daniel. Ensuite, la liberté! Ensuite, la clarté du jour ! La Pologne étend ses limites jusqu'aux deux mers, et après une nuit de tempête, elle respire, elle est vivante. Vivante!... avez-vous bien sondé les profondeurs de ce mot? Je ne sais... Mais dans ce seul mot je sens un cœur qui bat; je le divise en sons, je le brise en lettres, et, dans chacun de ces sons, j'entends toute une voix immense! Le jour de notre vengeance sera grand dans l'avenir, les siècles en garderont la mémoire ! Dans la joie de ce premier jour de liberté, les hommes frapperont les airs de leurs cris d'allégresse, puis ils mesureront par le souvenir les longues ténèbres de l'esclavage passé; ils s'asseoieront... se mettront à pleurer en sanglottant comme des enfants, et l'on entendra le grand cri de douleur de la résurrection. (*On entend un murmure d'enthousiasme.*)

Une sorte de lutte s'engage d'abord entre Kordian et le président, vieillard vénérable, découragé par une longue série d'espérances déçues. Cependant les conjurés refusent d'ajourner la vengeance, on va procéder à un vote qui décidera du sort du tzar et de sa race. Le vieillard épouvanté ne cherche plus à arrêter l'élan de l'assemblée et se lave les mains de tout sang versé.

Le *Qui vive?* de la sentinelle, suivi du bruit de la chute d'un corps, cause un instant de trouble ; c'est un



Digitized by Google

espion qui cherchait à pénétrer dans le caveau. Le Président, profitant du tumulte, propose à l'Assemblée de se dissoudre, mais Kordian réclame le vote annoncé.

Cinq voix seules se prononcent pour la mort contre cent cinquante. Kordian se démasque alors, il reproche aux conjurés leur faiblesse, réveille les haines assoupies : « Kordian sera de garde au château cette nuit, » dit-il, entendez-vous? Je donne à la nation tout ce » que je puis lui donner. Je mets à sa disposition mon » sang, ma vie et un trône vide. »

Les conjurés se retirent muets. Kordian est resté seul avec le vieillard. Ce dernier renouvelle ses tentatives de conciliation, il va jusqu'à relever Kordian de sa parole donnée dans un instant d'égarement, mais son intervention est repoussée et Kordian va reprendre son poste au château.

Tout dort au palais. Kordian a pénétré dans les appartements du tzar; il marche, l'air égaré, dans les nombreuses salles.

L'imagination et la peur peuplent de fantômes les salles qu'il traverse. Brisé par ces terribles émotions et les efforts de volonté qu'il fait pour les surmonter, le porte-enseigne arrive dans la salle du trône, où de nouvelles visions l'assiègent et l'obsèdent.

Enfin, il est sur le seuil de la chambre du tzar: dans un instant tout sera fini, il avance... Soudain, l'Angelus

Digitized by Google

sonne; le bruit de la cloche produit une réaction terrible sur son cerveau bouleversé, ses facultés s'évanouissent, et il tombe inerte devant la porte.

Le tzar, réveillé par la chute, accourt, s'empare d'une épée et, la mettant sur la gorge de Kordian, le somme d'avouer que ce meurtre est l'œuvre du grand duc Constantin, son frère. Le blessé répond par des phrases incohérentes, et le tzar le livre à ses gardes, ordonnant qu'il soit fusillé s'il n'est pas reconnu fou.

La scène suivante se passe à l'hôpital des fous où Kordian est enfermé; il reçoit la visite d'un médecin fantastique, qui, par des propos ironiques, cherche à tuer son enthousiasme et à étouffer sous ses moqueries son patriotisme. Cette conversation est interrompue par l'arrivée du grand-duc sur l'ordre duquel Kordian est saisi pour être conduit à la mort.

On l'amène sur la place de Saxe devant le front de l'armée rangée en bataille.

Le grand-duc, dont le tzar épie les moindres mouvements, interpelle avec rage le jeune homme. Il ordonne qu'une pyramide de carabines soit dressée, baïonnettes en l'air; si Kordian franchit à cheval cet obstacle, il aura la vie sauve. Kordian refuse cette grâce, que le tzar Nicolas s'empresse d'ailleurs de ne pas confirmer. Le grand-duc se répand alors en invectives. Il offre une récompense au soldat qui sautera. Personne

Digitized by Google

ne bouge. Constantin reproche à l'armée sa lâcheté. A ces mots, Kordian a demandé un cheval; il s'élance, il a franchi la pyramide. Le grand-duc enthousiasmé l'embrasse et lui garantit la vie sauve. Mais, tandis qu'il commande la parade, le tzar donne à ses généraux l'ordre de rassembler le conseil de guerre. Kordian doit être fusillé.

Le condamné cause avec un prêtre dans sa cellule; son fidèle domestique, le vieux Grégoire, se lamente sur son sort. Dans ses adieux à la vie, Kordian déplore la faiblesse de ses compatriotes et la décadence de la patrie. Pour lui, qui a lutté jusqu'au bout, un froid tombeau est sa seule récompense. Les sanglots de Grégoire interrompent ses gémissements; le vieux serviteur évoque le souvenir du jour où Kordian a voulu se tuer. Depuis cette époque il prévoyait un malheur; la voilà donc arrivée l'horrible catastrophe. Mais son jeune maître ne périra pas sans laisser un souvenir sur cette terre! Le vieux Grégoire a un petit-fils auquel il donnera le nom de Kordian. L'arrivée d'un officier met un terme à cette scène touchante. Le conseil de guerre a condamné Kordian à mort.

Nous sommes de nouveau ramenés au palais. Le grand-duc demande avec force la grâce du condamné à son frère le tzar. Ce dernier a refusé, accusant indirectement Constantin d'avoir provoqué le meurtre. Ce

Digitized by Google

dernier riposte en lui reprochant l'assassinat du tzar Paul, leur père, dont lui du moins, Constantin, est innocent. Chacun s'emporte, ils se jettent mutuellement leurs crimes les plus secrets à la face. L'inflexibilité du tzar dompte la violence du grand-duc. Devant l'humble attitude de ce dernier, le tzar se laisse fléchir et signe la grâce demandée. Un officier est dépêché en toute hâte vers le lieu de l'exécution.

Kordian est debout devant le peloton de soldats. Le peuple suit avec émotion les péripéties de ce drame. Le messager de grâce arrive, — mais il est trop tard, l'officier a commandé le feu.

Ainsi donc, enthousiasme et abattement, dévouement sans limite et affaissement sans cause, voilà Kordian : et qui niera que ce ne soit la personnification réelle (et non pas certes l'apologie) de ces élans de cœur et d'imagination, élans d'un jour, véritables feux de paille, qui ont présidé à tous nos mouvements insurrectionnels et, après tout, les ont tous fait avorter. Le drame de *Kordian* ne peut être joué, cela est vrai, aussi n'a-t-il pas été plus écrit pour le théâtre que *Faust*, *Manfred* et *les Aïeux*. Il est incohérent, sans unité, a des parties faibles et d'autres parties obscures, je l'accorde ; mais il est marqué du sceau

Digitized by Google

du génie ; mais il est animé de la flamme divine ; mais la patrie y sent battre son cœur. C'est assez, Mickiewicz n'a plus le droit de prononcer son jugement dédaigneux. Et la preuve, c'est que plusieurs attribuèrent à Mickiewicz lui-même ce drame qui avait été publié sans nom d'auteur. Slowacki avait voulu lutter avec son rival : cette erreur du public, très compréhensible, il faut le dire, prouve que la lutte cessait d'être inégale. L'enfant, comme dit Musset, était devenu un jeune homme ; et sous sa juvénilité, encore trop apparente en maint endroit de *Kordian*, perçait déjà la maturité du génie.

Cependant, par là-même qu'il avait été publié sous le voile de l'anonyme, le drame de *Kordian* ne contribua pas tout d'abord à augmenter la réputation de Slowacki, et comme, de 1834 à 1838, le poète ne fit paraître aucun ouvrage, à cause de son voyage en Orient, dont nous allons parler tout à l'heure, ce ne fut que vers cette époque que son nom commença à être non pas encore acclamé, mais du moins discuté, et cela avec la publication d'*Anhelli* et des *Trois Poèmes*. *Anhelli*, nous l'avons déjà dit, avait été composé à Genève avant le voyage d'Orient, ainsi qu'un des trois poèmes, celui qui s'appelle *En Suisse*.

Digitized by Google

L'ordre chronologique nous amène donc à apprécier ici ces deux ouvrages.

*Anhelli* est un poème en prose biblique d'une transparence de style admirable, mais d'un caractère symbolique et fantastique qui déroute les lecteurs superficiels. Aussi rien d'opposé comme les jugements portés sur cette création de Slowacki. Ecrivez sur sa tombe : « A l'auteur » d'*Anhelli !* » disait Sig. Krasinski après la mort du poète, désignant ainsi ce poème comme son chef-d'œuvre ; et dans une lettre à Gaszynski, il résumait cette élégie en des termes qu'il faut reproduire :

« As-tu lu le nouveau poème de Slowacki, *Anhelli?* C'est un ouvrage artistement travaillé. Le style en est clair, tranquille, transparent comme le cristal ; la pensée en est vraie.

Anhelli, c'est une génération qui se flétrit dans les larmes, dans les douleurs, dans les vains désirs, et qui meurt à la veille du jour où ses désirs allaient être accomplis. Cet Anhelli, si seul, si abandonné, témoin solitaire de la mort de tous les siens, est un symbole parfaitement exact de notre destinée. C'est d'abord l'idée émanée de Dieu, l'idée la plus sublime que nourissait Anhelli, l'enthousiasme, la vérité, l'amour

Digitized by Google

des grandes choses qui meurt dans la personne du prophète, qu'il appelle le schaman. Anhelli a encore auprès de lui une consolation terrestre, la pénitente, sa sœur Ellenaï. Mais un homme comme lui ne peut avoir longtemps une consolation humaine. La mort enlève aussi sa sœur. Le récit de cette mort est fait de main de maître, avec une simplicité divine. Maintenant Anhelli est seul, complètement seul, car tous ses compagnons d'exil se sont massacrés, ont disparu, ont péri ; son âme est triste et pleine de regrets. Il n'a plus pour dernière société que l'ange Eloa créé par Alfred de Vigny et transporté par Slowacki jusque dans les neiges du désert. Ange né d'une larme du Christ sur le Golgotha, ange de pitié trompé par Satan, et qui ensevelit maintenant les os des morts que l'aurore boréale fait resplendir sur la blancheur de ces plaines désertes, cet ange est né une seconde fois sous la plume de Slowacki.

Enfin Anhelli, courbant lui-même la tête, rend le dernier soupir. Mais à peine est-il mort qu'un cavalier accourt sur son coursier, un cavalier semblable aux visions de l'Apocalypse, et criant d'une voix de tonnerre : « Aux armes ! » Mais Eloa lui répond : « Continue ta route ; Anhelli est mort, il m'appartient pour l'éternité. » Telle est la fin.

Je ne connais rien de plus triste, de plus poétique

Digitized by Google

comme idée et comme exécution. Il était difficile de faire de la Sibérie le théâtre d'une élégie mélancolique et pleine des sombres couleurs de Moore; le poète y est parvenu... Après cette lecture, je suis tombé dans une sorte de sommeil magnétique et j'ai rêvé à toutes les étoiles, à toutes les lumières qui remplissent ce livre ; étoiles et lumières telles que nous n'en connaissons pas, semblables à celles qui éclaireraient le néant, si l'on pouvait concevoir le monde du néant. »

J'ajoute qu'*Anhelli* a été traduit à trois reprises en français (par M. de Noailles, M. L. Léger, M. Ch. Edmond) et admiré par tous les lecteurs français, qui pourtant sont difficiles en fait de clarté, mais qui, trouvant dans l'œuvre de Slowacki un perfectionnement artistique des œuvres du même style de Mickiewicz et de Lamennais, se laissaient entraîner par la richesse d'imagination, la splendeur de coloris, l'intensité d'émotion de cette création hors pair, unique dans son genre. D'autre part, hélas! que j'en ai entendu, parmi nos compatriotes les plus lettrés, de censeurs impitoyables d'*Anhelli* ! « Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écriaient-ils ; où sommes nous ? en Sibérie ? en Pologne ? en émigration ? Et quelle conclusion tirer de tous ces tableaux incohérents ? Quelle est



Digitized by Google

la leçon que veut nous donner le poète, quelle est la voie qu'il nous trace? » N'en déplaise à ces questionneurs, je suis contre eux avec Sig. Krasinski.

Oui, *Anhelli* est un chef-d'œuvre, parce qu'il renferme un sens très simple et très profond. Il symbolise la situation de la Pologne patriote après 1830, et de la Pologne tout entière, soit exilée, soit émigrée, soit souffrant sur le sol natal; le poète par une hardiesse sublime a ramené ces trois tronçons à l'unité; il n'a pas fait de distinction entre ces trois Polognes (et ces distinctions n'ont-elles pas quelque chose d'impie?). Dans un seul lieu, sur un seul théâtre, que, pour caractériser la situation de toute cette génération il appelle la Sibérie comme il eût pu l'appeler l'enfer (et ces termes ne sont-ils pas synonymes?), il nous montre réunies les tortures des déportés, les tentatives de corruption exercées par le tzarisme sur l'esprit des jeunes générations en Pologne, et les discussions politiques de l'émigration; il enveloppe ce tableau triple et unique d'une atmosphère sombre ou mélancolique faite de désespoir sans limites et de consolation lointaine, posthume en quelque sorte; il jette sur la neige glacée le scintillement des étoiles, il couche hardiment sur

Digitized by Google

les nuages assombris les lueurs des aurores boréales, et enfin il annonce le triomple de ces martyrisés et de ces égarés..... mais le triomphe après la mort.

Je vous le demande, à présent que la génération dont faisait partie le poète et qu'il a voulu dépeindre est bien près d'être tout entière disparue, n'est-ce pas la vision prophétique de la triste réalité que cette élégie d'un nouveau genre? Si vous voulez sentir la beauté et la force de cette œuvre, lisez le chapitre où Anhelli dans le cimetière des exilés évoque le souvenir de ceux qui y dorment et entend une voix souterraine lui réciter leurs noms oubliés, et puis allez dans un de ces cimetières parisiens où reposent les nôtres, le cimetière Montmartre par exemple, là tout près, d'où tant de nos morts et Slowacki lui-même prêtent peut-être l'oreille à nos entretiens, et si vous n'êtes pas saisi d'une poignante émotion, d'une tristesse infinie, c'est que vous êtes bien stoïque ou bien inaccessible à tout sentiment de pitié humaine et patriotique.

*Anhelli* pour moi n'a qu'un défaut, c'est qu'il y manque une suite. Non! Anhelli n'est pas mort seul, sans rien laisser après lui. Non! le cavalier apocalyptique qui vient l'appeler après sa mort

Digitized by Google

ne s'en retourne pas seul, congédié par Eloa. Anhelli a eu un fils, et cet enfant, pâle, triste, mais énergique, a grandi sous la garde de l'ange du souvenir, a été nourri dans l'amour de la patrie absente, et lorsque apparaît le cavalier, il s'élance des bras de l'ange, saute en croupe du vengeur, du libérateur et court avec lui à la lutte et au triomphe. Mais cette suite, cette fin du poème, si Slowacki ne l'a pas entrevue ou n'a pas voulu la chanter, c'est à nous de la réaliser non plus dans les paroles mais dans les actes. C'est nous tous qui sommes les fils d'Anhelli. Oui, nous et nos enfants, qui, ne l'oublions pas, devront nous continuer, comme nous devons, nous, continuer nos pères.

Il est inutile d'insister sur *Anhelli* : ses détracteurs n'ont pour eux qu'une circonstance atténuante, que je m'empresse de leur accorder, c'est que, n'ayant encore rien lu de ce genre, ils étaient dépaysés, et que ne pouvant prévoir ce que serait leur avenir, ils ne pouvaient comprendre toute la portée de ce tableau. C'est encore une page d'histoire, comme *Kordian* ; on pourrait intituler l'une Avant l'insurrection, l'autre Après l'insurrection, elles sont aussi vraies l'une que l'autre, mais la seconde est plus réelle, plus navrante et plus

Digitized by Google

positive sous son apparence fantastique et rêvée.

*En Suisse* (W Szwajcarji) (1). Ces deux mots éveillent dans votre esprit mille images, tantôt grandioses, tantôt gracieuses, les lacs, les pics de neige, les glaciers, les avalanches, et aussi les chalets, les jardins de rosiers et de cerisiers, les cascades et les grottes... Et si vous vous laissez aller à la rêverie, vous vous voyez voguant sur ces lacs, gravissant ces pics, vous reposant dans ces chalets à l'ombre de ces cerisiers, sous la voûte de ces grottes. Ne vous arrêtez pas là dans votre rêve; supposez que partout et sur la barque, et sur les sommets, et dans la rustique demeure, et derrière le voile harmonieux de la cascade, une compagne est avec vous, une compagne jeune comme vous, aimante comme vous, votre sœur et votre reine, votre ange et votre amante, subissant comme vous l'enivrement de cet étrange paradis, le subissant jusqu'à l'oubli, jusqu'à la faute, jusqu'au bonheur. Et maintenant rêvez encore... Cette faute, il faut se la faire pardonner, ce bonheur il faut le purifier, le légitimer; allez là haut où sur la Jung-

(1) Voir à la fin du volume la traduction de ce poème.



Digitized by Google

frau tinte la cloche du solitaire, il vous unira... Mais qu'est-ce ?

Le rêve se déchire et devant le solitaire il n'y a plus qu'une morte et qu'un désespéré.

Voilà le poème de Slowacki. Que dis-je ? en voilà le squelette. Imaginez toutes les richesses, tous les trésors que son génie créateur a pu semer sur ce canevas; animez, si vous pouvez, avec le poète, ce rêve d'amour, sans qu'il cesse d'être un rêve, et de façon pourtant qu'il vous laisse toutes les impressions charmantes et douloureuses de la réalité. Mais non, toutes mes paroles et tous vos efforts seraient impuissants. Lisez *En Suisse*, lisez-le avec votre cœur et votre imagination de vingt-cinq ans, c'était l'âge du poète lorsqu'il l'écrivit, et vous direz avec M. Malecki : « Je ne connais dans aucune littérature un ouvrage où l'amour soit traité avec un tel platonisme, et en même temps d'une manière si plastique », et avec S. Krasinski : « C'est si merveilleusement pastoral et tragique tout ensemble, si abstrait et en même temps si réel, que je ne connais rien de pareil dans aucune langue sur l'amour rêvé. » Quant à l'harmonie de ses vers, c'est encore Krasinski qui disait : « Qui osera écrire des vers après lui ? Il écrit les vers comme Listz joue du piano. »

Digitized by Google

Vous voudriez bien à présent que je vous dise ce qu'il y a de vrai et ce qu'il y a de fictif dans le poème : *lui*, c'est Slowacki, dites-vous ; mais *elle*, qui est-ce ? Et cet oubli, cette ivresse sont-ils bien authentiques jusqu'au dénouement ? et la cloche du solitaire, et cette mort ? Vous m'en demandez trop long. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'*elle* vit sans doute encore aujourd'hui, qu'elle a pu sans remords épouser quelqu'un qui n'était pas Slowacki, et qu'elle fut une des consolatrices dont je vous ai parlé en commençant. Pour le reste, je vous renvoie à M. Malecki, qui d'ailleurs ne vous donnera que des initiales.

Digitized by Google

## IV

Les deux poèmes que nous venons d'analyser sont de 1831-35. En 1836, des parents de la mère de notre poète arrivent en Italie, et Slowacki après bien des difficultés, obtient un passeport pour aller les rejoindre. Vous raconterai-je ses impressions, son séjour à Sorrente, à Naples, et dans cette dernière ville sa liaison avec Sig. Krasinski ? Rien de tout cela à coup sûr n'est indifférent pour bien comprendre le développement toujours croissant du talent du poète. Mais le temps nous presse. Ce que nous pouvons dire, c'est qu'il ne cesse pas de produire. *Balladyna* date de cette époque, *Mazeppa* est sur le chantier, et le *Venceslas* des Trois poèmes est composé à Sorrente d'après les récits de Krasinski, mais, il faut le dire, sans grand respect de la vérité ni de la

Digitized by Google

vraisemblance, quoique avec une grande perfection de style et de poésie.

Ce voyage d'Italie l'a mis en goût : il a vu l'Orient en rêve, il veut le voir en réalité : plusieurs de ses compatriotes partent pour la Grèce, de là pour l'Égypte et la Syrie, il les accompagnera. Depuis Byron et Châteaubriand, ce voyage est de tradition pour tout poète qui se respecte. Lamartine l'a fait : pourquoi Slowacki ne le ferait-il pas? Les voyages de Slowacki ont d'ailleurs été féconds pour la littérature : ni le *Child Harold* de Byron, ni l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* ne nous semblent éclipser les fragments de son poème *Voyage en Orient*, d'où est tiré le fameux morceau intitulé *Grob Agamemnona* (le Tombeau d'Agamemnon), ses *Épîtres égyptiennes* sur les pyramides et enfin son poème le plus parfait, qu'il a appelé *Ojciec zadzumionych* et que je traduis « la Peste au désert ».

Ce sont là les Orientales de Slowacki, et, en vérité, sans vouloir en rien diminuer la gloire du grand poète qui chante encore, seul survivant de la grande époque, et dont la voix est toujours si puissante, nous pouvons dire que ces Orientales de Slowacki sont plus dignes de ce nom que celles de Victor Hugo : c'est qu'elles

Digitized by Google

sont vues et vécues, véritablement senties et véritablement peintes. Et d'abord ce *Voyage en Grèce*, malheureusement inachevé, écrit en sizains, d'une grâce, d'une facilité, d'un esprit qui sont une révélation pour le lecteur qui vient de s'enivrer du vin capiteux d'*Anhelli* et de *Kordian*, ou du divin hatchich, du philtre divin de *En Suisse!* Quelle étrange souplesse de talent! Voici maintenant on ne sait quel mélange de Pulci, de Byron et d'Alfred de Musset, voici le vin léger, mousseux, pétillant de la fantaisie la plus brillante.... et pourtant au fond de la coupe on trouve toujours la goutte d'amertume, la douleur du patriote, le regret de la patrie absente, le souvenir des premières années et des premières amours; et puis parfois, comme dans *le Tombeau d'Agamemnon*, cette amertune déborde, éclate, inonde tout, et se répand en strophes désespérées, où la douleur va presque jusqu'au blasphème, où l'amour blessé pour la Patrie va presque jusqu'à la malédiction.

Il est à regretter que ce poème n'ait pu être terminé : mais ce qui en reste, suffirait à faire la célébrité d'un autre que Slowacki. La Grèce antique, et la Grèce contemporaine s'y retrouvent vues et senties par un exilé polonais avec la tris-

Digitized by Google

tesse d'un Dante et la raillerie légère d'un journaliste parisien.

Que dire des deux épîtres égyptiennes, la Visite des Pyramides et la lettre écrite sur le Nil? On ne saurait rien imaginer de plus parfait que ces descriptions si sobres et si grandioses, si lumineuses et si simples, où le coloris du vers reproduit si exactement l'effet du paysage, où le détail précis comme dans un guide, précède et amène toujours la réflexion philosophique juste et profonde, où rien ne détonne, où tout se fond dans une puissante harmonie.

Toutefois, le chef-d'œuvre oriental du poète, c'est, comme nous l'avons dit, la *Peste au désert.* — La scène se passe à El-Arish, entre l'Égypte et la Syrie, alors réunies sous le sceptre ou plutôt sous le glaive de Méhémet-Ali, et entre lesquelles le pacha avait établi une quarantaine. Slowacki fut soumis à cette quarantaine, qu'il a merveilleusement racontée dans la préface de son poème, car il eût été un de nos premiers prosateurs, s'il n'eût été un de nos plus grands poètes, et c'est pendant son séjour au désert, que le docteur de la quarantaine lui raconta l'histoire qu'il a immortalisée. Rien de plus simple que cette histoire : un Arabe est arrivé à El-Arish avec sa femme et ses sept

Digitized by Google

enfants : au bout de quelques jours, son fils aîné est mort de la peste — et la nuit suivante, deux de ses filles y ont succombé à leur tour. Puis son troisième fils est atteint et meurt entre ses bras. — Le second fils le suivit bientôt, le moins aimé de la famille, le moins pleuré après sa mort. Au bout de dix jours d'angoisses, sa troisième fille, la plus charmante, s'éteint également — et elle était belle comme un ange après sa mort ! — Il ne restait plus que le dernier né que nourrissait encore la mère, et qui, cinq jours après sa sœur, fut aussi frappé comme de la foudre. Le père et la mère restaient seuls, quand vinrent les médecins de la quarantaine; on leur ordonnna de se frapper la poitrine à l'endroit où la peste jette les premiers germes — et la mère tomba morte. — L'Arabe échappe seul au fléau, et c'est lui qui, dans le poème, raconte ces morts successives et termine ainsi son récit. « Maintenant j'ai neuf chameaux prêts à partir ; regarde, et huit selles sont vides. Il ne me reste plus rien — que Dieu seul... Voilà mon cimetière, et voici mon chemin. » — Tel est le fait — et maintenant, lisez le poème. Il n'est pas long — quatre cents vers tout au plus. — Mais dans ces quatre cents vers, le poète a mis tant d'art, tant d'émotion, tant de variété dans l'expression

Digitized by Google

de la douleur, il a si bien ménagé le crescendo sublime de cette douleur immense, il a donné au récit une telle simplicité biblique, il a décrit le désert avec une telle grandeur, il a choisi ses détails avec une telle sobriété et une telle justesse, et enfin il a parlé une langue si pure, si belle, si harmonieuse, que ce poème restera comme expression de la douleur morale, égal, sinon supérieur à ce qu'est le groupe de *Laocoon* comme expression de la douleur physique : un *nec plus ultra*, un sommet de l'art, un inimitable chef-d'œuvre.

Des commentateurs trop ingénieux ont cherché dans cette œuvre je ne sais quel symbolisme, je ne sais quelles allusions à la Pologne, cette mère qui voit périr aussi tous ses enfants ; mais c'est rapetisser les œuvres du génie, que de les rabaisser au niveau d'allégories. Que cette expression de la douleur morale, rappelle en même temps que toutes les douleurs de ce genre la grande angoisse de la Rachel des nations pleurant ses enfants, et ne voulant pas être consolée, que telle imprécation du père se plaignant à Dieu, semble un écho affaibli des imprécations du Konrad des *Aïeux* dans l'improvisation, cela est naturel, mais que l'on attribue à Slowacki une intention formelle



Digitized by Google

qu'il n'a pas eue, ceci prouve un parti pris inexplicable et dangereux.

Ce poème fut vraisemblablement composé sur le Liban dans le couvent de Maronites où le poète séjourna pendant quelque temps, après sa visite au Saint-Sépulcre. Ce fut la dernière étape de son voyage d'Orient. Un vaisseau le ramena à Livourne, et il passa l'année 1838 en Italie, et surtout à Florence.

Digitized by Google

## V

Florence, Messieurs, c'est la patrie du Dante, *parvi Florentia mater amoris*, comme disait le grand exilé, et le *Dante* est le roi des poètes modernes, des poètes de grand vol et de profonde tristesse. Byron l'a chanté le premier dans notre siècle, et son influence se fait sentir dans toutes les créations poétiques de notre époque, mais nulle part plus que dans nos poètes polonais. Cela n'a rien qui doive surprendre. L'inspiration qui a produit la poésie du Dante c'est l'amour de la patrie et la douleur de l'exil; les mêmes éléments ont donné naissance à notre poésie du XIXe siècle. Et il y aurait une curieuse étude à faire sur les emprunts faits par Mickiewicz et Krasinski surtout à la *Divine Comédie*.

Comment Slowacki se serait-il soustrait à cette attraction, lui qui, sans le vouloir peut-être, avait

Digitized by Google

déjà, dans *Anhelli*, fait comme une réduction de la *Divine Comédie*. Anhelli n'est-il pas le Dante? La Sibérie qu'il parcourt sous la conduite du Schaman ne ressemble-t-elle pas par quelques points à l'enfer où Virgile guide le poète florentin, et cette Eloa qui apparaît à la fin, n'a-t-elle pas quelque chose de l'angélique auréole de Béatrice? Cette fois, l'imitation fut plus directe, et pour cette raison même, je le suppose, beaucoup moins vraie, beaucoup moins vivante. L'*Enfer* de *Piast Dantyszek* est inférieur aux autres œuvres du poète : l'*humour* polonais du bon *Szlachcic* qui va se plaindre à Dieu portant à sa ceinture les quatre têtes de ses fils morts pour la patrie et qui les lance tour à tour contre les grands criminels qu'il rencontre sur sa route, si bien qu'il n'arrive pas jusqu'au tribunal divin pour y lire sa protestation contre le meurtre de la Pologne — ne semble pas en situation. Cet enfer grotesque sur les douleurs de la patrie, malgré des parties d'une profonde émotion qui tranchent sur des saillies un peu bouffonnes, nous paraît choquant en un pareil sujet, et nous regrettons de voir des perles de poésie jetées çà et là dans ce véritable chaos poétique, espèce de cauchemar fiévreux et délirant du poète : *l'Enfer de*

Digitized by Google

*Dantyszek* fut publié sans nom d'auteur : Slowacki sentait probablement mieux que personne que cet ouvrage n'ajouterait rien à sa gloire.

En 1838, de retour à Paris, le poète publie *Anhelli*, *les Trois Poèmes* et *l'Enfer*, puis en 1840, *Balladyna*, *Mazeppa* et *Lilla Weneda*, suivie du *Tombeau d'Agamemnon*, et par cette succession rapide de publications, il réveille la critique encore sceptique et malveillante, mais enfin réveillée ; c'est le point principal. Le poète va avoir des adversaires à combattre : la lutte le fera connaître, sa gloire va commencer, et le poème de *Beniowski* consacrera définitivement cette gloire qui a tant tardé à venir.

Mais n'anticipons pas. Il nous faut dire au moins quelques mots de chacune des œuvres nouvelles. *Balladyna*, je commence par le déclarer, est difficile à résumer. C'est une tragédie, mais une tragédie populaire, ballade mise en action, aussi simple de thème et d'accent que les légendes du peuple, mais aussi compliquée, aussi touffue que toutes les œuvres primitives, qu'une épopée du moyen âge ou qu'une cathédrale gothique. On peut dire de cette œuvre, sans exagération, qu'elle contient tout un monde : la nature y est animée, les lacs ont leurs nymphes



Digitized by Google

(Goplana), les nymphes leurs sylphes (Chochlik et Skierka), les forêts leurs arbres vivants, et ces puissances capricieuses et inconscientes se mêlent aux actions des hommes, se jettent au travers de leurs projets, les font échouer ou réussir contrairement à toute logique et à toute justice, mais d'une façon conforme à la réalité ordinaire.

Quant aux êtres humains, le noble chevalier Kirkor et la douce Alina, le vieux solitaire Popiel et la vieille mère aveugle, tous les êtres bons et généreux tombent victimes de l'ambition effrénée, criminelle d'une femme, cette Balladyna effrayante qui, poussée par sa nature perverse autant que par les circonstances, est fatalement conduite de crime en crime : elle tue sa sœur pour devenir comtesse, chasse sa mère pour ne pas avouer qu'elle est la fille d'une paysanne, poignarde son ancien amoureux Grabietz pour avoir la couronne que la nymphe du Goplo a donnée à ce paysan rougeaud dont elle est éprise à l'imitation de Titania, fait pendre le solitaire parce qu'il a surpris son secret, fait tuer son mari qui l'empêche d'arriver au trône, empoisonne son amant von Kostryn, qui lui a conquis ce trône et voudrait le partager avec elle ou le garder pour lui seul, fait mourir dans les tortures sa mère qui ne veut

Digitized by Google

pas dire devant les juges le nom de sa fille coupable — et enfin, devenue reine, appelée à juger tous les forfaits qu'elle a commis et dont l'auteur est resté inconnu, se voit forcée de se condamner elle-même à mort quatre fois de suite, sachant que la sentence ne peut être exécutée. Elle l'est cependant, et par le ciel : la foudre la réduit en cendres sur son trône d'un jour.

Il y a dans ce caractère de Balladyna une étrange puissance, un démonisme dont le personnage de lady Macbeth ne donne qu'une faible idée; à lady Macbeth il faudrait joindre Gonerille et Régane du *Roi Lear* pour obtenir cette femme qui est un monstre, et ce monstre qui cependant et malgré tout est une femme, oui, et même mieux que cela, une sorte d'idéal de la femme — j'entends de la femme perverse et passionnée, poussée et entraînée, allant jusqu'au bout ou roulant jusqu'au fond de toute passion et de tout crime.

Mais ce n'est pas là seulement qu'est la beauté de l'œuvre, c'est surtout dans ce sentiment intense, profond de la nature, dans cette puissance magique, dans ce don de vivifier tous les êtres pour ainsi dire noyés dans le grand tout, de faire palpiter l'âme des choses et de donner à tout une voix, une harmonie, un cœur vivant et aimant,

Digitized by Google

de créer avec des mots, et, mieux que cela, avec des faits mis en action, mis en drame, une immense symphonie en quelque sorte panthéistique qui s'élève comme l'hymne aux mille voix de la mère Nature, et qui, composée des tons les plus divers, les plus contradictoires en apparence, les plus fantastiques et les plus invraisemblables pris isolément, constitue pourtant une harmonie d'une pureté inouïe et d'une réalité saisissante. C'est, a-t-on dit, une imitation du *Roi Lear* et du *Songe d'une nuit d'été*. Oui, sans doute, il y a dans Balladyna des réminiscences de Shakspeare, mais il y a bien d'autres réminiscences : il y a comme un écho de tout ce que le poète a entendu dans son enfance, hommes et choses, de tout ce qu'il a vu depuis, de tout ce qu'il a lu, de tout ce qu'il a rêvé, de tout ce qu'il a aimé, de tout ce qu'il a pensé—et qu'importe d'où il a tiré chaque détail, si l'ensemble est nouveau, vivant, animé—et porte l'empreinte de l'éternelle beauté?

Cela nous suffit à nous pour admirer : mais cela ne suffisait pas aux critiques d'alors. Cette œuvre leur paraissait une monstruosité, un mélange absurde de tous les genres, du plaisant et du tragique, du chrétien et du païen, — et ils s'ob-

Digitized by Google

stinaient à disséquer les détails, à noter les invraisemblances, comme eussent fait des critiques du XVII^e siècle de l'école d'Aristote et de Boileau. Au fond, le grand tort de Slowacki, c'était d'avoir innové, d'être sorti de la route frayée par Mickiewicz, de créer un genre inconnu, de déranger les habitudes d'esprit de ces moutons de Panurge qui constituent — je ne dis pas le public, toujours plus intelligent parce qu'il suit ses impulsions naturelles — mais le troupeau des critiques de profession. Et il se trouve justement (c'est d'ailleurs l'ordinaire) que ce qu'ils blâment dans Slowacki est précisément ce qu'admire la postérité.

Je passerai rapidement sur *Mazeppa*.. C'est un drame comme beaucoup d'autres drames, qui a sur *Balladyna* l'avantage de pouvoir être facilement joué sur la scène, de ne choquer en rien les idées reçues en matière de théâtre, qui d'ailleurs rappelle un peu l'*Othello* de Shakspeare, et, sauf quelques scènes inutiles, est bien construit et bien écrit. J'aime mieux *Balladyna*, mais je comprends qu'un directeur de théâtre préfère *Mazeppa*.

*Lilla Weneda* est, dit-on d'ordinaire, une sorte de pendant ou d'introduction à *Balladyna*. Il est possible que cela ait été l'intention de Slowacki;

Digitized by Google

mais pour ma part, je ne vois entre ces deux œuvres qu'un seul point de ressemblance, c'est qu'elles sont placées toutes les deux dans l'époque fabuleuse de l'histoire de Pologne. D'ailleurs, ni par le ton général, ni par le coloris, ni par l'inspiration il n'y a entre elles non seulement aucune parenté, mais aucune analogie même la plus lointaine : on les dirait écrites par deux auteurs de génie opposé. Nous avons déjà vu que l'esprit de Slowacki, comme il était la fécondité même était aussi la mobilité même.

Ce drame sombre, émouvant, terrible qui nous fait assister à la chute de la nation tout entière des Vénèdes, malgré l'héroïsme de ses guerriers, la poésie de ses bardes, l'enthousiasme farouche de sa prêtresse Roza Weneda, le dévouement admirable, chrétien, virginal de Lilla, fille cadette du roi Derwid, — et cela parce que c'est écrit dans le livre des destins, parce qu'une transformation est nécessaire pour l'avènement d'une idée nouvelle, de l'idée chrétienne, — ce drame ressemble plus au développement d'une thèse historique et philosophique qu'à une étude de la nature et du cœur humain.

Les élans lyriques du chœur des Bardes, les cris de haine et de vengeance de Roza nous

Digitized by Google

émeuvent profondément parce que la situation des Vénèdes n'est pas sans analogie avec la nôtre : les dialogues entre Gwinona, la terrible Scandinave qui fait marcher comme une toupie son bonhomme de mari, Lech, héros de la trempe de Sobieski, héros partout excepté devant sa femme, et les victimes de sa férocité, le vieux roi Derwid surtout,—nous touchent profondément parce que nous compâtissons toujours au malheur et au malheur supporté avec héroïsme ; nous sommes surtout sympathiques à la poésie qui se détache du rôle de Lilla, cet ange de pureté qui traverse les horreurs du drame en y laissant une traînée de lumière ; nous rions des naïves prédications du bon saint Gwalbert et des boutades poltronnes et égoïstes de son serviteur Slaz : mais, malgré toutes ses beautés de détail, l'œuvre dans son ensemble nous paraît plns étrange que vraie, un peu heurtée et incohérente, inférieure comme composition et comme exécution à *Balladyna*, bien que trahissant encore un génie dramatique de premier ordre.

Nul doute, en effet, que Slowacki ne fût admirablement doué pour le théâtre : dès ses premiers essais *Mendog* et *Marie Stuart*, le second surtout, cela est évident ; le troisième acte de *Kordian*

Digitized by Google

contient déjà des scènes de toute beauté ; *Balladyna* et *Lilla Weneda* ne sont malheureusement pas faites pour être représentées, au moins dans leur totalité. Mais *Mazeppa* et, parmi ses œuvres posthumes, *Beatrix Cenci* (qu'il avait d'abord écrite en français, puis qu'il refit en polonais) et sa comédie *les Incorrigibles*, sans parler des autres fragments dramatiques *le Crâne d'or*, *Horsztynski*, etc., publiés par M. Malecki révèlent un véritable dramaturge. Mais aucune de ses pièces n'ayant été représentée de son vivant, il lui manqua cette expérience personnelle, cette critique du poète par le public que rien ne peut suppléer, et, à défaut de laquelle, il manque toujours à l'œuvre théâtrale la perfection dernière, définitive, c'est-à-dire la mesure dans la force, dans l'ordonnancement des parties et dans le nuancement des effets.

Digitized by Google

## VI

Nous arrivons à une époque de crise dans la vie du poète. Nous sommes en 1840, Slowacki a 31 ans: — 31 ans seulement et il a composé tant de chefs-d'œuvre! Il est un homme fait, il a droit à la gloire, on la lui conteste, il va la prendre d'assaut.

Il se trouve à Paris au milieu de l'émigration. Mickiewicz en est toujours l'oracle au point de vue littéraire. Le ministre de l'instruction publique vient de lui confier la chaire de littérature slave au collège de France. Il a ouvert son cours avec un grand succès, et le jour de sa fête, ses compatriotes lui offrent chez M. Eustache Januszkiewicz, que nous avons tous connu et qui a été, vous le savez, un des plus actifs soutiens de l'école, un banquet de félicitation. Slowacki est invité à ce banquet; on y remarque Chopin,



Digitized by Google

Fontana, Szczepanowski parmi les artistes, et aussi Félix Wrotnowski, Louis Mieroslawski, François Grzymala, François Szemioth, Stanislas Ropelewski et parmi ceux qui vivent encore l'orientaliste Kazimirski, Antoni Kontski, le comte Ladislas Plater, M. Louis Nabielak et M. Léonard Niedzwiecki.

Que se passa-t-il à ce banquet? Les diverses relations diffèrent dans le détail, les souvenirs des survivants ne diffèrent pas moins; ce qui prouve, soit dit en passant, combien il est difficile d'écrire l'histoire. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à table Slowacki improvisa et que Mickiewicz lui répondit. Le premier commença par faire un grand éloge du poète des *Aïeux* en s'inclinant devant lui; puis peu à peu, faisant un retour sur lui-même, il parla non sans amertume de l'indifférence du public à son égard, de l'orgueil par trop royal de Mickiewicz.

Son improvisation, de l'aveu même de ses adversaires, fut admirable d'enthousiasme et de poésie, bien qu'elle dût choquer par sa hardiesse les partisans presque idolâtres de Mickiewicz qui composaient à peu près la totalité de la réunion.

Mickiewicz se leva à son tour et répondit par une autre improvisation qui ne dura pas moins d'un quart d'heure, et sur laquelle les

Digitized by Google

opinions sont partagées. En général, les auditeurs ne se la rappellent qu'avec enthousiasme, surtout quand ils écrivent pour les journaux ou pour la postérité; plusieurs cependant, et j'en parle à bon escient, disent que ses vers étaient plus terre à terre, manquaient d'inspiration. Il expliqua la cause de sa popularité et, s'adressant à Slowacki, il lui répéta à peu près le fameux mot du « temple sans Dieu » et il termina ainsi : « Sachez que pour le poète il n'y a qu'une route : chercher l'inspiration dans son cœur et tendre vers Dieu ». Il lui fit cependant quelques compliments et lui parla de sa mère à qui il avait prédit encore à Vilna, le talent futur de son fils, ce qui calma un peu Slowacki et lui fit pour le moment accepter la leçon.

Mais une coupe d'argent, offerte ensuite à Mickiewicz par les assistants en souvenir de l'improvisation, amena la rupture. On demanda à Slowacki de la présenter à Mickiewicz. Il regarda la proposition comme une insulte, crut qu'on voulait par là lui faire faire acte de vasselage, l'humilier, et il refusa. Ce refus eut des conséquences relativement graves. Les mickiewiczolâtres prirent la mouche, on raconta dans les journaux la fameuse soirée au désavantage de Slowacki.

Digitized by Google

De plus, tant la *Mloda-Polska*, le journal des néo-catholiques de l'émigration, que le *Tygodnik Poznanski* se permettaient des critiques superficielles et méchantes de ses ouvrages. On attaquait aussi sans merci et sans réflexion les meilleurs poèmes de son ami Sig. Krasinski. Tout cela irrita l'irascible poète, et dans le numéro du 29 avril 1841 du *Trois-Mai*, un des journaux neutres de l'émigration, il écrivit à son tour un feuilleton où il rendait justice au talent de Krasinski et attaquait vivement les admirateurs outrés de Mickiewicz et leurs procédés à son égard, sans cependant s'adresser directement à Mickiewicz lui-même. Il espérait que celui-ci rectifierait les faits dénaturés par ses amis et lui rendrait justice. Mickiewicz s'enveloppa dans sa dignité, et alors la rupture fut définitive. C'est dans ces circonstances que parut *Beniowski, poème par Jules Slowacki*, ou du moins les cinq premiers chants de ce poème.

Vous connaissez tous le *Don Juan* de Byron, ou sinon vous avez lu au moins la *Namouna* et le *Mardoche* de Musset, ces étincelantes causeries où le sujet n'est qu'un prétexte à digressions, tantôt lyriques et émues, tantôt railleuses et agressives, où le poète se joue des règles reçues, de la

Digitized by Google

forme même de son vers, et où il répond surtout à ses critiques et à ses adversaires. Telle était la forme de *Beniowski*. Peut-être cependant y avait-il encore quelque chose de plus, à savoir une largeur épique, une fantaisie ariostique, une richesse d'imagination et de langage qu'on ne trouve ni dans Byron ni dans Musset. Mais ce n'est pas là ce qui frappa le lecteur; il s'arrêta surtout aux coups de lanière dont le poète cinglait ses adversaires : pauvre *Mloda Polska*! pauvres néo-catholiques soi-disant jésuites de l'émigration! pauvre *Tygodnik Poznanski!* Comme il vous traita! Oh! il sut mêler à son azur, selon le conseil de Krasinski, un peu de fange; il sut descendre du ciel sur la terre et harceler, meurtrir, renverser ses adversaires; un duel faillit même en résulter, toutefois Slowacki eut le beau rôle et son adversaire lui fit des excuses sur le terrain. Mais le morceau capital qui fit le succès de l'œuvre, ce fut le récit de sa lutte avec Mickiewicz, le résumé de son improvisation et le défi qu'il lui lançait et qu'il terminait par ces mots : « Et ceux qui se disent ainsi adieu ne sont pas deux ennemis, mais deux dieux régnant chacun dans sa sphère. »

On aimerait mieux sans doute que ces querelles



Digitized by Google

n'eussent pas eu lieu, mais il faut reconnaître qu'elles contribuèrent plus que ne l'eussent fait vingt chefs-d'œuvre encore à appeler l'attention du public sur Slowacki. Désormais son nom était connu et ses anciens ouvrages commencèrent à se répandre. Quel était donc ce poète qui attaquait les jésuites? Les organes de la démocratie firent place à ses strophes dans leurs colonnes. D'autre part, Sig. Krasinski, défendu par son ami dans *le Trois-Mai*, lui rendait la pareille et publiait dans la *Semaine littéraire* de Posen un article qui est le commentaire du mot de Slowacki sur les deux dieux régnant chacun dans sa sphère et où il montre le rôle des deux rivaux, la différence et l'égalité de leur génie, l'un étant le Michel-Ange de la poésie polonaise, l'autre en étant plutôt le Corrège et le Raphaël ou bien encore le Beethoven, l'un représentant plutôt la force de cohésion, l'autre la force d'expansion, l'un l'élément sculptural, l'autre l'élément musical. Bien que cet article intitulé « Quelques mots sur Jules Slowacki » ne fût pas signé, il fit une grande impression et rendit courage à notre poète.

Insistons sur l'amitié de Krasinski et de Slowacki, sur l'appui mutuel qu'ils se prêtèrent, sur les ressemblances de ces deux âmes sœurs, que les

Digitized by Google

partis séparèrent de leur vivant et essayent d'opposer à tout jamais après leur mort, en se faisant de leur nom deux drapeaux contraires. Nous raconterons leur différend, mais nous pouvons affirmer dès à présent que Slowacki avait raison lorsqu'il représentait leur amitié par le mythe des deux frères Lelum et Polelum, unis indissolublement l'un à l'autre. La postérité les unira de nouveau et ils formeront avec Mickiewicz lui-même, leur immortel devancier, une glorieuse trinité, non plus comme trois dieux dans trois soleils contraires, mais comme trois astres d'une même constellation, enveloppés d'une seule et même auréole.

Les années 1841 et 1842 furent remplies pour Slowacki par la composition de la suite de son *Beniowski*, par quelques-uns des fragments dramatiques dont nous avons parlé précédemment, et enfin par la traduction du *Prince inébranlable* de Calderon qui ne fut publiée qu'en 1844, mais qui atteste une maturité de talent, une sûreté de style, une clarté de pensée, que nous ne retrouverons plus au même degré dans les derniers ouvrages de notre poète.

Digitized by Google

## VII

C'est qu'à cette époque, se place l'apparition du tovianisme. Je n'ai pas l'intention d'entamer ici la discussion de la doctrine mystique du prophète lithuanien. La juger en deux mots serait trop commode et trop injuste, l'étudier à fond philosophiquement ou scientifiquement nous serait impossible à cause du manque de temps et de l'insuffisance des matériaux; et d'ailleurs, tant qu'il survivra des hommes ayant été mêlés à cette tentative, il nous paraît de bon goût de ne pas soulever un débat, qui viendra à son heure, et qui rendra à chacun ce qui lui appartient. Le rôle de Mickiewicz dans la propagation de la nouvelle doctrine, en a fait toute l'importance et la tirera de l'oubli ; mais c'est justement le nom de Mickiewicz et le respect qui lui est dû qui nous impose à ce sujet, jusqu'à nouvel ordre, une très grande réserve.

Digitized by Google

C'est vers le mois d'août 1842 que Slowacki se rapprocha de Towianski et de ses adeptes. A partir de ce moment, et durant les deux années qui suivirent, la lucidité d'esprit du poète subit une sorte d'éclipse, effet ordinaire du mysticisme à l'état aigu : c'est comme une vapeur fumeuse qui monte au cerveau et qui obscurcit les idées; celles-ci se perdent dans les nuages, et si elles jaillissent parfois encore en éclairs, elles s'éteignent vite et laissent la nuit après elles. De tous les poètes cependant qui courbèrent leur génie devant l'influence en quelque sorte occulte de celui que Krasinski appelait un magnétiseur, Slowacki fut le seul qui continua à chanter. Seulement il laissa tous ses anciens projets de drames historiques, son *Jean Casimir*, la suite de son *Beniowski*, et il composa, ou plutôt il écrivit à la hâte, sans plan, sans réflexion, sons la dictée de ce qu'il appelait faussement l'inspiration, deux drames bizarres; *le Père Marc* et *le Songe argenté de Salomée*; tous les deux tirés de l'histoire de la Confédération de Bar et contenant, le second surtout, de très beaux passages, mais très difficiles à comprendre dans leur ensemble et surtout dans leur intention mystique.

Au point de vue moral, le tovianisme fut peut-être

Digitized by Google

plus profitable à Slowacki : il devint plus humble, moins irascible, plus tolérant ; il se réconcilia avec Mickiewicz. En revanche, Krasinski ayant refusé d'adhérer à la secte nouvelle, dont les idées étaient pourtant les siennes en grande partie, Slowacki, après avoir vainement essayé de le gagner, rompit avec lui toute correspondance et même l'offensa gravement en faisant jouer dans son *Père Marc* un rôle peu honorable à certains membres de la famille Krasinski et de la famille à laquelle le poète anonyme venait de s'allier. Cependant ce malentendu ne dura guère que trois ans, et la correspondance recommença entre eux, malgré l'incident des *Psaumes de l'Avenir* dont nous allons parler tout à l'heure.

Disons seulement à l'honneur de Slowacki qu'il fut un des premiers à se séparer de la secte, lorsqu'il vit qu'on voulait humilier le nom polonais devant le tzar Nicolas et que s'il garda l'empreinte des doctrines mystiques, il reconquit du moins son indépendance.

L'incident des *Psaumes de l'Avenir* a fait un grand bruit, plus de bruit peut-être qu'il n'eût fallu, et plus à coup sûr que ne l'eût voulu Slowacki. Mais il appartient à l'histoire. Il nous est impossible de le passer sous silence.

Digitized by Google

Vers 1842, la vie politique de l'émigration était à son apogée; tous les partis étaient organisés et la lutte engagée de toutes parts; la formation de la secte de Towianski avait versé de l'huile sur le feu ; les passions bouillonnaient. La fraction la plus active de l'émigration était la Société démocratique représentée par la Centralisation, qui, après avoir eu son siège à Poitiers, résidait actuellement à Versailles. Je n'ai pas besoin de dire que les membres de la Centralisation étaient de fervents patriotes, des gens honnêtes et dévoués, tous ou presque tous désintéressés de toute ambition personnelle et n'ayant en vue que le seul intérêt de la cause polonaise. Persuadés à tort ou à raison que l'insurrection est l'unique moyen de relever la Pologne, et que l'insurrection ne peut réussir qu'avec l'aide du peuple, c'est au nom des principes démocratiques que, par leurs émissaires et par leurs brochures, ils s'adressaient tant aux nobles qu'aux paysans, non pour les exciter les uns contre les autres, comme on l'a dit faussement, mais pour tenter de les réconcilier dans la justice avant de les unir dans une action commune. Nul de ceux qui ont connu les chefs de la Société démocratique ne pouvait se tromper à cet égard. Mais ceux qui, comme Krasinski,

Digitized by Google

vivaient isolés, enfermés dans leurs méditations solitaires et leurs préjugés de classe privilégiée, n'entendaient que l'écho des querelles, écho grossi par la lutte, par la haine, par la peur, ceux-là transformaient ces démocrates en démagogues, ces partisans de l'insurrection nationale en fauteurs de la révolte socialiste, ces patriotes en utopistes et presque en égorgeurs. C'est sous l'influence de ces erreurs que Krasinski composa ses *Psaumes de l'Avenir* de Spiridion Prawdzicki, pour répondre au *Catéchisme démocratique* de Prawdowski.

Ces psaumes sont des merveilles de style et d'inspiration, mais ils ont deux défauts qui en détruisent l'effet : le premier, c'est qu'ils sont trop mystiques pour être politiques; le second, qu'ils sont trop injustes et trop aveugles à l'égard des prétendus adversaires qu'ils combattent. Suivre leurs indications dans la pratique, c'est se résigner à ne lutter que par la prière et le perfectionnement moral, tactique évidemment insuffisante puisqu'elle oublie que Dieu n'aide que ceux qui s'aident eux-mêmes. Quant à la partie politique, elle est agressive, excessive et par là-même dangereuse, car elle contribuait à créer une terreur panique non motivée, dont devait

Digitized by Google

profiter un des ennemis de la Pologne pour exciter les massacres de Galicie.

C'est après la publication des trois premiers psaumes que Slowacki écrivit sa pièce de vers intitulée : *A l'auteur des Trois Psaumes*, et qui ne devait pas être imprimée. Le poète proteste contre la doctrine passive, d'inertie, sinon de réaction des *Psaumes de l'Avenir*, et il raille les craintes du poète qui a rêvé aux poignards et aux égorgeurs. Cette pièce de vers est un chef-d'œuvre lyrique véritablement inspiré, malgré quelques passages un peu obscurs et mystiques. Des amis indiscrets firent imprimer cette pièce sans le consentement de l'auteur.

Dans l'intervalle survinrent les massacres de Galicie, et Krasinski, avec plus de passion que de justice, composa alors sa réponse à Slowacki, réponse triomphante en apparence, mais en somme aussi injuste, j'ajoute aussi éloquente et aussi inspirée que les trois psaumes précédents. Slowacki ne répondit pas : et les admirateurs de Krasinski regardent à tort ce silence comme un aveu. La réponse n'était pas difficile : ce n'était pas aux démocrates qu'il fallait s'en prendre des crimes de Szela, mais à ces gentilshommes qui s'appelaient Metternich et compagnie. Le marquis



Digitized by Google

Wielopolski, imbu des mêmes préjugés que le poète, s'adressait du moins au véritable coupable dans sa lettre au ministre autrichien.

Mais j'ai hâte d'en finir avec ces questions irritantes. Ausssi bien, nous touchons à la fin de la carrière de notre poète. Il ne nous reste plus à parler que de son dernier ouvrage et de ses derniers moments.

Son dernier ouvrage, le chef-d'œuvre de la poésie mystique, c'est *le Roi Esprit.* Il n'en publia de son vivant que la première partie, le premier rhapsode composé de cinq chants ; mais dans les œuvres posthumes on trouve la suite de ce poème malheureusement inachevé. Le poète voulait y représenter la suite de l'histoire de Pologne, en personnifiant dans une seule âme humaine, subissant mille métamorphoses, mille incarnations successives, l'âme même de la Patrie, d'abord Popiel, puis Miecislas I, puis Boleslas-le-Hardi, elle serait sans doute devenue tour à tour Boleslas Krzywousty, Kasimir II, etc., puis Lokietek ou Casimir-le-Grand, avant de revêtir le corps de Sigismond I ou de Batory, de Czarniecki ou de Sobieski et plus tard de Kosciuszko : cette œuvre grandiose et pleine de profondeur dépassait peut-être les forces humaines ; en tous

Digitized by Google

cas, le poète en l'entreprenant avait compté sans la mort, qui déjà s'approchait de lui.

Depuis 1843, il avait pris l'habitude d'aller chaque année aux bains de mer à Pornic ; l'air de la mer était, croyait-il, salutaire à sa poitrine affaiblie. Toutefois, sa santé devenait de plus en plus chancelante, et il s'éteignait lentement entre quelques amis, Corneille Ujejski par exemple, le poète de *Zdymem pozarow*, le sculpteur Louis Norwid, et le jeune Félix Felinski, plus tard archevêque de Varsovie. — Mais avant de mourir, il voulait revoir sa mère avec laquelle il n'avait cessé de correspondre. Ils devaient se réunir à Carlsbad en avril 1848. La révolution de Février modifia leurs plans : d'ailleurs, un héritage fait par sa mère en Galicie lui permettait d'aller s'établir avec elle dans cette province qui n'était pas fermée aux émigrés.

Il resta encore quelque temps à Paris où il se mêla aux travaux politiques de ses compatriotes et leur soumit un projet de confédération (le 19 mars 1848) : ce projet échoua naturellement, et Slowacki partit pour Posen, dans l'espérance de le faire accepter par le Comité national et de prendre part à la lutte. Mais l'insurrection touchait à son terme : les batailles de Xionz, de Miloslaw de Wrzesnia allaient ruiner les

Digitized by Google

espérances des patriotes de la grande Pologne (29 avril et 2 mai). Slowacki dut quitter Posen et se rendre à Breslau. Il dut aussi à cause des évènements renoncer à partir en Galicie, et il écrivit à sa mère de venir le rejoindre en Silésie. Elle arriva et passa à peine huit jours avec lui : un ordre de la police les obligea de retourner, elle en Galicie, et lui à Paris, où il arriva le 1er août 1848.

Les six derniers mois de son existence furent une longue agonie pour son corps épuisé, mais une époque de transformation et de perfectionnement pour son être moral : il y avait en lui quelque chose d'idéal, et il répandait autour de lui les sentiments de paix, de fraternité, d'amour. Il ne vivait plus de la vie terrestre. Cependant il rêvait encore de se rendre en Galicie au printemps do 1849 ; mais au mois de janvier et de février, la douleur devint de plus en plus violente, et il sentit qu'il allait mourir. Le 4 mars, il s'alita pour ne plus se relever : pendant ses derniers jours, il faisait encore transcrire son *Roi Esprit* par Felinski.

Il mourut le 3 avril, très chrétiennement, en pleine connaissance, et, deux jours après, le service se fit modestement à Saint-Philippe-du-

Digitized by Google

Roule, d'où il fut transporté au cimetière Montmartre.

Maintenant, comment résumerai-je ce long entretien, où pourtant j'ai dû me borner au strict nécessaire? Vous dirai-je encore combien il fut national, ce poète que certains critiques accusaient de ne pas l'être, combien il avait droit de dire à la patrie qu'il a toujours chantée, tantôt en la glorifiant, tantôt en lui jetant à la face d'amères vérités :

« Grâce à nous,
» Ton grand nom est l'amour et le remords du monde
» La prière qui pleure et la foudre qui gronde! »

*(Enfer de Piast Dantyszek.)*

Vous dirai-je combien aussi sont injustes ceux qui l'accusent d'obscurité hiéroglyphique, parce qu'ils ne peuvent pas ou ne veulent pas le comprendre, parce qu'ils ne l'ont pas lu, peut-être. Enfin, combien sont aveuglés par la passion ceux qui, l'opposant à Krasinski, lui reprochent on ne sait quelle tendance démagogique ou impie! Slowacki fut un poète, un grand poète, le plus artiste, le plus fécond de tous nos poètes, et il fut un Polonais, un patriote ardent, fervent, rien



Digitized by Google

de plus, rien de moins, et sa poésie fut mise au service de sa foi patriotique.

Au surplus, pourquoi ne citerais-je pas, en terminant, deux morceaux : son *Testament* et le fragment où il raconte comment lui vint sa vocation. Ce sera le plus exact résumé de cette conférence; le premier vous caractérisera la vie de Slowacki; et le second la tendance de son œuvre.

---

Digitized by Google

## MON TESTAMENT

Avec vous j'ai vécu, j'ai pleuré, j'ai souffert,
Et mon cœur à tout cœur généreux s'est ouvert.
Aujourd'hui je vous quitte ; — ombre je pars dans l'ombre ;
Comme si je perdais le bonheur — je pars sombre :

Je ne laisse ici-bas, hélas ! nul héritier
Ni pour mon luth muet, ni pour mon nom altier.
Ce nom — il a passé comme un éclair rapide
Et pour nos descendants ne sera qu'un son vide !

Mais vous du moins, amis, contez à vos enfants
Que j'ai pour la patrie usé mes jeunes ans ;
Que debout sur le mât tant qu'a duré la lutte,
Le navire m'a seul entraîné dans sa chute.

Digitized by Google

Et plus tard quand le monde ému se souviendra
De mon pays martyr, du poète on dira :
« Ce rêveur avait fait pour son âme loyale
» De la gloire des siens une pourpre royale ! »

La nuit d'après ma mort, sans pitié ni terreur,
Dans l'aloès, amis, vous brûlerez mon cœur ;
Tu l'auras mort, ô toi qui lui donnas naissance !
Pour nos mères, voilà notre reconnaissance !

Ensuite attablez-vous, amis; et dans le vin
Avec mon souvenir noyez votre chagrin :
Si je suis un esprit, vous me verrez paraître ;
Mais Dieu permettra-t-il que je vienne ? — Peut-être !

Quoi qu'il en soit, vivants, ne perdez pas l'espoir !
Portez haut le flambeau que le peuple doit voir :
Et quand il le faudra, mourez : âmes guerrières !
Dieu construit un rempart dont nous sommes les pierres.

De mes amis, hélas ! le cercle est peu nombreux;
Peu d'hommes ont aimé ce cœur trop orgueilleux,
Car j'avais à remplir une tâche abhorrée
Et Dieu me réservait une tombe ignorée.

Digitized by Google

D'esprits éblouissants nocher silencieux,
Sans bruit comme un esprit je m'en retourne aux cieux.
Un autre pourra-t-il souffrir un tel silence,
Et payer tant d'oubli par tant d'indifférence?

Oui! je pars — mais je laisse une force en partant
Qui ne me donne à moi qu'un front plus éclatant,
Mais qui, moi disparu, par ses broiements étranges,
De vous, mangeurs de pain, saura faire des anges.

Voici maintenant un extrait d'un fragment intitulé « *Le Poète et l'Inspiration* »; où Slowacki raconte comment lui vint l'idée de sa mission poétique :

J'étais dans un de ces moments de trouble et de doute, — je pensais avec désespoir à la Pologne meurtrie..... Où donc, disais-je, où donc trouver un sacrement capable de faire couler en elle une force cachée et comme un sang nouveau?...

Je me désolais ainsi, et mes yeux laissèrent tomber des larmes comme une pluie de perles..... Tout à coup Dieu m'envoya une grande et profonde leçon. Une

Digitized by Google

vieille poutre du toit grinça au-dessus de ma tête, et ébranla un nid d'hirondelles; il tomba du nid un petit oiseau sans plumes, pauvre petit cadavre glacé; bientôt la mère et le père arrivèrent à tire d'ailes vers leur demeure silencieuse, vers leur coin chéri, et, n'ayant point trouvé leur petit, ils sortirent tous deux.... — avec quel désespoir! demandez-le à la mère à qui les hommes ont volé son enfant..... Enfin ils l'aperçurent sous le banc où j'étais : — ils tombèrent tous deux sur le sol comme sans vie, le père à gauche, et la mère à droite; ils se placèrent près de lui, mirent sous lui leurs ailes et le traînèrent derrière eux comme des pleureuses plongées dans une profonde douleur. — Mais la mort de l'oiseau était si récente, si inattendue, c'était une telle trahison du ciel, que le père n'en croyait point la mère. Tous deux lui donnent encore la pâture; ils tâtent de leurs becs et son corps et ses plumes naissantes. Et lui, la tête allongée et livide avec son embryon d'ailes encore informes, il est là, comme un aigle d'argent sur un écusson. Alors, ô sainte incrédulité maternelle! ô longue et sublime inquiétude de ces deux cœurs, ô pensée sublime chez des oiseaux, pensée céleste! tous deux prirent leur petit par une aile, et l'enlevèrent au dessus du bouleau, qui comme une nymphe rustique laisse tomber çà et là ses guirlandes de festons... ils l'enlevèrent pensant que le vol réveille-

Digitized by Google

rait la vie en lui, et que lorsqu'ils le lâcheraient..... leur petit s'envolerait !

Ainsi réuni par ce blanc diamant, ce couple affligé planait dans le ciel au dessus de moi. Ensuite le désespoir leur donna le vertige, car ils lâchèrent leur petit... qui tomba; alors ils se placèrent encore auprès de lui et poussèrent de tels cris, que mon visage pâlit et que mon cœur saigna, comme il saigne encore aujourd'hui, car cette parabole est une leçon pour moi.

— Oh! oui ! avant de croire à la mort de la patrie, fût-elle devenue, dans sa tombe, horrible comme un cadavre, j'agiterai d'abord ses plumes par mes plaintes, je la mettrai d'abord sur les ailes de mon chant, je l'élèverai au-dessus de la terre comme fait l'ouragan, je briserai toutes les chaînes, tous les pièges qui l'enveloppent, je la porterai vers le ciel, jusqu'au trône de Dieu, puis je la lâcherai..... si elle est vivante, elle s'envolera.

Tel a été le rôle de tous nos poètes du XIX^e siècle; tel a été celui de Slowacki, et nous pouvons, grâce à eux, répéter, non plus avec l'accent du doute, mais avec la confiance de la certitude : Oui ! elle est vivante ! oui !.. elle prendra son essor !

Digitized by Google

Digitized by Google

# AVANT-PROPOS

Un mot de nos traductions en vers. Nous ne croyons pas à la possibilité de traduire en vers français avec exactitude et fidélité, en conservant toute l'élégance de forme et toute la richesse de rime qu'on a l'habitude aujourd'hui de réclamer en France de quiconque se permet de versifier. Or, nous l'avouons humblement, ce que nous avons recherché, c'est avant tout l'exactitude.

Nous avons presque partout traduit vers par vers, croyant qu'il n'y a pas de pire trahison, que de délayer, et pour ainsi dire de pulvériser en plusieurs vers la pensée que le poète a concentrée et cristallisée en un seul, comme en un diamant. Nous n'ignorons pas



Digitized by Google

d'ailleurs que les diamants de la poésie perdent à la traduction la plupart de leurs feux. — Mais nul n'exigera de vers traduits la beauté de vers originaux. Il nous suffit que l'on puisse deviner à travers notre copie ce que doit être le modèle.

Au surplus, nous ne donnons ces essais de traduction que comme le minimum de ce qui est permis en ce genre, afin d'engager ceux qui peuvent mieux, à reprendre et à continuer l'œuvre que nous avons tentée; et en même temps, nous ne le dissimulons pas, afin de décourager ceux qui resteraient au dessous de ce minimum.

Enfin nous prions les hommes du métier de ne pas se scandaliser de certains redoublements de rimes, ou de fort légères infractions aux habitudes du rythme français que nous n'avons hasardées quelquefois que pour reproduire plus exactement le rythme de notre auteur, ou du moins pour permettre au lecteur de s'en faire une idée plus approchée.

V. G.

Digitized by Google

# LE TOMBEAU D'AGAMEMNON

(*Traduction dédiée à* Boleslas Plucinski-Dutertre.)

I

Que ma lyre féconde en accents fantastiques
De mon chant ténébreux accompagne le son.
Mes pas ont pénétré sous des voûtes tragiques :
Je suis dans le tombeau sanglant d'Agamemnon.
Au deuil qui l'envahit en vain mon cœur résiste.....
Il s'endort — mais il rêve. — Oh ! comme je suis triste !

II

Comme elle vibre loin la harpe d'or antique,
Dont j'entends seulement les éternels échos !
Dans tes rochers brisés, ô grotte druidique,
Le vent vient soupirer, m'apportant les sanglots
D'Électre, qui blanchit sa toile à la fontaine
Et du sein des lauriers — triste — redit sa peine

Digitized by Google

III

Ici, se disputant avec la diligente
Arachné, le zéphyr arrache ses filets ;
Ici le thym répand sa senteur pénétrante,
Ici le vent parcourt les monts demi-brûlés,
Et chasse les duvets des fleurs de ces décombres
Qui viennent dans la tombe errer comme des ombres.

IV

Ici les noirs grillons, des fentes de la pierre,
Cachés contre l'éclat du soleil au zénith,
Comme s'ils me voulaient ordonner de me taire,
Sifflent. C'est donc ainsi qu'un rhapsode finit :
Par ce grand sifflement qui des tombeaux s'élance
Et qui semble la voix et l'hymne du silence.

V

Oh ! je veux l'imiter, votre morne silence,
Atrides, qui dormez gardés par les grillons !
Je ne rougirai plus de voir mon impuissance,
Mes rêves suspendront leur fol essor d'aiglons.

Digitized by Google

Je suis profondément humble — mortel infime —
Au tombeau de l'orgueil, de la gloire et du crime.

VI

Sur un pan de granit, près du seuil de la tombe,
S'élève un jeune chêne, au flanc rude du mur.
Le moineau l'a semé sans doute..... ou la colombe;
Ses tendres rameaux verts forment un voile obscur.
Aux rayons du soleil il barre le passage.
Je cueillis une branche à ce triste feuillage.

VII

Rien ne vint m'arrêter, aucun spectre, aucune ombre;
Dans les feuilles du chêne aucun gémissement.
Mais le soleil, entrant dans le sépulcre sombre,
Radieux, à mes pieds jaillit subitement.
Et moi d'abord je pris ce rayon de lumière
Pour une corde d'or de la harpe d'Homère.

VIII

Et soudain j'avançai ma main dans les ténèbres
Pour saisir ce fil d'or, le tendre, et tout tremblant



Digitized by Google

Lui faire sous mes doigts pleurer en sons funèbres
L'immense vanité des tombeaux, le néant
Silencieux des morts.... Dans ma main palpitante,
Sans gémir, cette corde éclata — frémissante.

IX

Ainsi c'est mon destin : évoquer des fantômes,
Chercher partout sans but d'éphémères douleurs.
C'est mon destin : rêver je ne sais quels royaumes,
Avoir toujours un luth muet, des auditeurs
Ou sourds, ou morts. Assez.... oh ! j'en pleure de rage,
A cheval ! Du soleil, du bruit, un vent d'orage !

X

A cheval ! à cheval ! Parmi ces lauriers roses
Coulant seuls dans le lit desséché du torrent,
L'œil en pleurs, méprisant les hommes et les choses,
Comme un damné poussé par l'éclair et le vent,
Je vole. Oh ! mon cheval, va ; fends l'air, et ne tombe
Que si de guerriers morts ton pied heurte la tombe.

XI

Aux Thermopyles ?... Non. Non, c'est à Chéronée
Que nous devons aller tomber, ô mon cheval !

Digitized by Google

Car je suis d'un pays où, vite abandonnée,
L'espérance est un rêve, un fantôme banal.
Non, mon coursier ne peut avoir peur d'aucun autre
Que du vaste tombeau qui rappelle le nôtre.

XII

Aux Thermopyles, moi ! — Des trois cents patriotes
La sainte légion pourrait bien m'en chasser.
Hélas ! ces grands tombeaux, dans mon pays d'ilotes
Le désespoir encor n'a pas su les creuser.
Dans mon pays toujours après chaque tourmente
De nos guerriers il reste une moitié vivante.

XIII

Aux Thermopyles ! Non, je n'ai pas le courage
D'arrêter mon cheval où gisent ces grands morts
Ils me regarderaient avec un tel visage
Que mon cœur saignerait de honte et de remords.
Mais de la Grèce on voit là-bas l'ombre hautaine :
Et j'irais l'affronter, et lui montrer..... ma chaîne !

XIV

Aux Thermopyles ? Mais, que pourrais-je répondre,
Si, sortant du tombeau, criblés de mille coups,

Digitized by Google

Ces héros me parlaient, et, pour mieux me confondre,
Me demandaient en face : « Et combien étiez-vous? »
Laissons les deux mille ans passés sur leur martyre.
S'ils demandaient cela, que pourrais-je leur dire?

XV

Aux Thermopyles, est-ce en costume écarlate,
En ceinture aux plis d'or que gît Léonidas?
N'est-il pas là tout nu, le corps du Spartiate,
Nu comme un immortel sculpté par Phidias?
Et le peuple longtemps pleura sur cette tombe
Et l'encens et la coupe et la triple hécatombe.

XVI

Mais toi, Pologne, tant que ton âme céleste
Demeurera captive aux lambeaux du passé,
De ton corps le bourreau hachera ce qui reste
Et se rira des coups de ton glaive émoussé;
Ton corps aura sur lui la hyène carnassière,
Et la bière, et les yeux ouverts dans cette bière.

XVII

Rejette à tout jamais ce venin qui te tue;
Déchire et jette au vent ta robe de Nessus;

Digitized by Google

Ensuite lève-toi, gigantesque statue,
Et du limon du Styx dresse tes membres nus,
Dans la sainte impudeur de ta forme nouvelle,
Désormais insensible à la honte — immortelle!

XVIII

Vers le Septentrion que du tombeau s'élance
Une nation libre, et qu'on tremble en voyant
Qu'à l'épreuve du feu, cette statue immense
Est faite d'un seul bloc, que son front effrayant
Est couronné d'éclairs, que son regard défie
La mort, que son visage a l'éclat de la vie.

XIX

Mais non, ô ma Pologne! On t'abuse, on te vante.
Tu fus le paon jadis, tu fus le perroquet
Des peuples, maintenant te voilà leur servante.
Entends ce cri d'effroi de mon cœur inquiet!
Oh! je te parle ainsi sans crainte de blasphème,
Car hélas! je suis triste et coupable moi-même.

XX

Maudis-moi!... Mais mon âme, Euménide irritée,
Saura te flageller de son fouet moqueur.

Digitized by Google

Car toi, c'est ton cerveau, seul fils de Prométhée,
Que l'éternel vautour dévore — et non ton cœur.
Dans ton sein palpitant mon vers sanglant se plonge :
J'y vais chercher ton âme et ma Muse la ronge.

## XXI

Rugissant de douleur, maudis ton fils, ma mère ;
Mais sache que ta main, que ton bras maudissant
Sur moi, se repliant ainsi qu'une vipère,
Va, tout flétri, tomber en poussière — impuissant.
Oh ! oui, maudis ton fils, si tu veux. Je te brave,
Car, dis-moi, de quel droit peux-tu maudire — esclave ?

---

Digitized by Google

# EN SUISSE

(Traduction dédiée à mon ami A. M. Kowalski.)

I

Depuis qu'elle m'a fui comme un songe doré
De deuil et de chagrin je me sens dévoré;
Et je ne sais ponrquoi de sa cendre mortelle
Mon âme ne veut pas s'élancer auprès d'elle,
Et, des anges fendant les chœurs harmonieux,
Rejoindre dans le ciel mon ange au milieu d'eux.

II

Il est une cascade au sein des monts de Suisse,
D'où l'Aar aux flots bleus tombe en un précipice.
Je veux revoir encor son torrent écumeux.
Vois-tu cet arc-en-ciel sur ce ravin brumeux?
Aux brouillards argentés il suspend sa lumière,
Jamais il ne s'éteint, jamais il ne s'altère;
Quelquefois seulement on voit un blanc agneau,
Traversant l'arc-en-ciel, aller dans la vallée

Digitized by Google

Brouter le coudrier ou la rose étoilée;
Ou c'est une colombe au bec avide d'eau
Qui, pour faire admirer son plumage splendide
A travers l'arc-en-ciel passe et brille rapide.
C'est là que je la vis. — Soudain, saisi d'amour,
Je crus, et malgré moi, je crois jusqu'à ce jour
Qu'elle sortait de l'arc-en-ciel et de l'écume,
Tant elle étincelait brillante sur la brume,
Tant son charmant visage était céleste et pur,
Tant l'idéalisait sa prunelle d'azur!

Quand mes yeux de ses pieds à son front s'élevèrent,
De sa beauté mes yeux aussitôt s'enivrèrent
Et soumirent bientôt à son charme vainqueur
Mon cœur après mes sens, mon âme après mon cœur.
Et si vite naquit notre ardeur mutuelle
Qu'à travers le torrent j'allais bondir vers elle;
Je craignais de la voir, comme un rêve trompeur,
Avant que de mes sens je redevinsse maître;
Tomber dans l'arc-en-ciel, ou, légère vapeur,
S'effacer dans les eaux, s'éteindre et disparaître.
Mon rêve va finir, disais-je avec effroi,
Car déjà je l'aimais, car elle était à moi.

C'est ainsi que d'abord j'aperçus mon amante
Passant de l'arc-en-ciel la porte éblouissante.

Digitized by Google

L'amour m'enveloppa d'un souffle harmonieux
Je m'approchai vers elle et je baissai les yeux.

III

A travers les vallons, conduit par sa main blanche,
J'allai l'accompagnant au bas de l'avalanche,
Où jusqu'aux pieds de l'homme en un gouffre béant
La neige vient tomber comme un dauphin géant.
Ses naseaux argentés lancent de la fumée
Et le Rhône s'enfuit de sa gorge azurée.
Il m'en souvient. C'était un matin. Vrais enfants,
Nous fîmes en causant lever deux jeunes faons;
Et, du bonheur humain comme ayant conscience,
Ils vinrent près de nous, tout dorés, en silence;
Et noyèrent tous deux les éclairs de leurs yeux,
O reine de mon cœur, au fond de vos yeux bleus.
Elles restaient ainsi, les deux bêtes peureuses,
L'une à l'autre appuyant leurs têtes vaporeuses.
Et je lui dis : « De vous elles sont amoureuses. »
Je dis, et de sa bouche à peine s'entr'ouvrant
Arriva jusqu'à moi son sourire enivrant,
Qui, transfuge envolé de ses lèvres mi-closes,
Revint vite à son nid de perles et de roses,
Et, se sentant suivi par mon regard tremblant,



Digitized by Google

Fit une rose aussi de son visage blanc.
Et l'âme est, croyez-moi, cent fois moins éblouie
Lorsque l'on voit rougir la fleur épanouie;
Et moins ravi cent fois est l'œil du voyageur,
Quand le soleil revêt d'une douce rougeur,
De la vierge des monts le front pâle et songeur,
Qu'en voyant l'incarnat sans honte et sans délire
Qui sur son blanc visage était né d'un sourire.

IV

Dès lors nous fûmes seuls et nous fûmes heureux :
Ensemble nous voguions sur l'azur des lacs bleus.
Sans nacelle, je crois, il nous portait tous deux.
Car je vivais déjà d'une vie inconnue,
Je marchais sur les eaux, je volais dans la nue
Elle me conduisait partout à ses côtés.
Je la voyais semblable aux cygnes argentés,
Et des lacs azurés je la nommais la reine.
La barque dans son vol suivait sa souveraine,
Puis venait un sillon lumineux de saphir,
Derrière ce sillon, formant de folles rondes,
Les poissons se jetaient sur elle hors des ondes,
Et nous voguions ainsi sur l'aile du zéphyr,
Souriant dans l'azur des régions divines.

Digitized by Google

Car elle était semblable aux célestes Ondines,
Elle avait à son char des cygnes, des dauphins,
Et dans le fond des eaux des palais cristallins,
Et dans la sombre nuit une blanche auréole,
Et j'avais suspendu ma vie à sa parole.

V

« Ah! si ce n'était pas une fille du ciel! »
Murmurai-je tout bas un jour, une heure entière,
Mais je m'en confessai plus tard, dans ma prière
Ecoutez-moi. — Devant la chapelle de Tell,
Tout d'un coup sur la rive elle bondit joyeuse
Et me cria « Je t'aime » et la capricieuse
Aussitôt repoussa bien loin sur les flots bleus
De son sein palpitant ma nacelle sans rame.
Alors, oh! je ne sais ce que devint mon âme!
Les anges m'avaient-ils emporté dans les cieux?
Le lac m'entraînait-il au fond de ses empires?
Mon sein éclatait-il de célestes sourires?
Mon cœur se fondait-il comme la glace au feu?
Mon âme volait-elle au plus haut du ciel bleu?
Un ange avait-il fait d'elle son sanctuaire?
Etait-elle remplie ou d'ombre ou de lumière?

Digitized by Google

Oh! tous les sentiments dans leur essor contraire
Tombèrent sur mon cœur comme un vol d'oiseaux blancs
Pour y boire mes pleurs, s'y baigner, et, tremblants,
Déployer dans l'azur la blancheur de leur aile.
Alors elle appela moi-même et la nacelle,
La barque l'entendit, la vit, et d'un vol sûr
Accourut à ses pieds du milieu de l'azur.

## VI

Adossée aux rochers et de bois couronnée,
S'élève, de lueurs et d'ombre environnée,
La chapelle de Tell. Le seuil est sur les flots
Où la première fois nous trouvâmes des mots
Pour dire de nos cœurs la passion profonde.
Au pied du seuil il est des taches sur cette onde:
C'est l'ombre des sapins balancés dans les cieux;
C'est l'ombre des rochers. Là, nous parlant tous deux,
Nous fixions nos regards sur le miroir liquide :
Au pied du seuil, le flot est si prompt, si rapide,
Le flot est si folâtre et ses remous si vains,
Qu'il avait mollement pris notre double image
Et qu'il nous rapprochait, nous joignant par les mains,
Bien que nous ne fussions joints que par le langage.

Digitized by Google

Ce flot si follement courait et bondissait,
Que par nos lèvres même il nous réunissait,
Alors que nos cœurs seuls étaient unis ensemble.
Ah! ce flot qui s'agite et qui brille et qui tremble,
Nous ayant enlacés d'un cercle lumineux,
Comme deux anges d'or il nous mêlait tous deux.
Quand j'y pense, — je sens une douleur cruelle —
O flot, flot infidèle! — et pourtant si fidèle!

VII

Un jour, je le suivis, mon ange lumineux
Dans la grotte de glace au vagues reflets bleus.
Là de lueurs d'albâtre elle fut argentée.
La glace sur le front de ma blanche reine enchantée.
Perla de diamants sa guirlande de fleurs,
Et des perles tombaient d'en haut comme des pleurs,
Où des sylphes brillant d'une clarté céleste
Descendaient sur son front rayonnant et modeste.
En entendant les murs pleurer plus hautement,
Elle s'enveloppa dans son blanc vêtement,
A mon œil curieux déroba tous ses charmes,
Et croisant ses deux mains s'en fit encor des armes
Pour cacher son visage invisible et brillant.
Tandis qu'elle restait immobile, autour d'elle



Digitized by Google

Mille douces lueurs jouaient en souriant...
Et je me mis à dire à ma blanche immortelle :
Ave Maria !

D'une rougeur divine alors elle brilla.
Telle la rose blanche en sa corolle verte
Laisse voir l'incarnat de sa fleur entr'ouverte.
Puis son regard pensif se détourna du mien ;
Sur le mur de cristal son doigt aérien
Semblait tracer le nom de celui qu'elle adore,
Ou le vague contour d'un rêve plein d'aurore.
Enfin elle me dit de son ton triste et fier :
« Peut-être mon amour me vaudra-t-il l'enfer ?
Et peut-être enfermée en sa grotte glacée,
Dans quelque froid cristal y serai-je placée
Ainsi que cette bulle au reflet lumineux. »
Mais je lui répondis : « S'il est si malheureux,
» Ce rayon de soleil que le cristal enlace,
» Et qui meurt loin du ciel où d'abord il brilla,
» Un soupir l'affranchit de sa prison de glace.
« Ave Maria ! »

VIII

Ensemble nous irons sur les sommets de neige,
Ensemble nous irons au-dessus des grands bois,

Digitized by Google

Ensemble nous irons où le pâtre a son siège,
Où reflétant dans l'air cent lueurs à la fois
La Jungfrau surmontant les nuages se dresse,
Où le cerf dans la brume erre comme l'éclair,
Où l'aigle dans sa noble et royale tristesse
Laisse pendre son aile au milieu de l'éther;
Là nous irons tous deux, ô mon enchanteresse!
Et si de ces hauteurs nous ne revenons plus,
« Les anges, dira-t-on, les ont pris sur leurs ailes,
» Et dans l'azur céleste ont porté ces élus.
» Ils se sont attachés aux chaînes éternelles,
» Pour suivre un astre errant dans son vol hasardeux. »
Seul le torrent plaintif, de ses larmes fidèles
Nous payant le tribut, nous pleurera tous deux.

IX

Ah! les plus fortunés des enfants de la terre,
Ignorent en quel lieu les fils ailés du ciel
Comme des cygnes blancs vont chercher le mystère!
Ah! nul mortel n'a vu le chalet dans lequel
Nous cachions notre amour: nul ne peut le connaître:
Que de roses l'été brillaient à sa fenêtre!
Que de cerisiers verts au milieu des rosiers,
Et que de rossignols peuplant les cerisiers;

Digitized by Google

Que de concerts divins durant les nuits sereines
De rossignols pleurant avec l'eau des fontaines ;
Que de troupeaux allant tinter dans les près verts !
Ces secrets, nul regard ne les a découverts,
Nulle bouche ne peut les dire et les décrire....
Un ravin contenait notre petit empire,
Mais un ange gardien planait pur et divin,
D'une montagne à l'autre au-dessus du ravin,
Et son aile abritait les hommes et les choses,
Nous et les rossignols — le chalet et les roses.

X

Mais l'air était trop plein de parfums de cyprès,
Les roses avaient trop de reflets empourprés.
L'amour dans chaque fleur semblait en embuscade.
Un matin nous étions tous deux sous la cascade,
Tranquilles, sans effroi, tout seuls avec les fleurs;
Nous lisions en pleurant des vers mouillés de pleurs.
J'entendis d'un esprit la voix mystérieuse
Me dire de lever sur elle mon regard.
Elle était comme un ange attentive et songeuse.
Et soudain d'un si rose et transparent brouillard
La tristesse et l'amour voilèrent son visage,
Que je ne sais encor comment tout se passa :

Digitized by Google

Mais dans mes yeux troublés s'étendit un nuage ;
Sur ses lèvres de feu ma bouche l'embrassa,
Et je la sentis là, dans mes bras, frissonnante.
Alors dans la cascade à l'onde résonnante
Un mouvement se fit, et, bouleversant l'air,
Le vent jeta sur nous tout un humide enfer,
Et fit monter des fleurs un étrange délire.
Ce jour là plus avant nous cessâmes de lire !

XI

Désormais je la vis sourire moins souvent...
Plus pensive, plus triste et plus blanche qu'avant,
Elle cherchait toujours des ombres plus profondes ;
Parfois elle effeuillait des roses dans les ondes,
Ou, près de la cascade au chant harmonieux,
Elle écoutait — debout — des larmes dans les yeux
Et regardant la terre; — ou, dans la solitude,
Elle mettait ses mains sur son sein agité
Comme pour se défendre — avec inquiétude ;
Ou, comme une colombe à l'éclat argenté,
Faisait, dans le ciel bleu, planer son regard d'ange :
Elle allait lentement, rêveuse, triste — étrange !
Elle avait de l'oiseau perdu le vol léger,
Son cœur troublé sentait l'approche d'un danger.

Digitized by Google

## XII

En la voyant ainsi, je voulus me défendre
Et je dis : « Aussi vrai que le ciel doit m'entendre,
» Tu peux me pardonner, enfant, du fond du cœur.
» Un lys seul a tout fait, le coupable est sa fleur.
» Hier dans cette source au verdoyant rivage
» Tu lavais ton cou blanc et ton brillant visage,
» Et dans le pré, debout, derrière toi, tout près,
» Ainsi qu'une suivante attendant tout exprès,
» La fleur blanche du lys, immobile, ingénue,
» Attendait que du bain tu fusses revenue.
» Et lorsque je vous vis si blanches toutes deux,
» Je crus que je rêvais aux séraphins des cieux.
» Je tremblai tout entier... alors ma main tremblante
» Effleura d'un buisson la feuille étincelante.
» Cette feuille agita tout le vert arbrisseau,
» Un murmure se fit, tu sortis du ruisseau,
» Et tu courais si vite en ton soudain vertige,
» Que ton sein vint heurter cette fleur en son vol ;
» Et du lys aussitôt ce choc brisa la tige,
» Et sa fleur en tombant s'effeuilla sur le sol.

Digitized by Google

» Et je pensais tout bas, ô ma blanche Naïade,
» A cette fleur fragile, à ton pudique effroi;
» Et, crois-moi, ce matin, là-bas, sous la cascade,
» Le vrai coupable fut le lys et non pas moi. »

XIII

Elle exhala l'encens de la myrrhe embaumée,
Son front, sans le savoir, se couvrit de rougeur,
Sa prunelle d'azur devint plus animée,
Plus vite, sous son sein, je vis battre son cœur.
Ses tempes, s'allumant comme d'un feu rongeur,
Firent flétrir l'éclat de ses fleurs printanières.
Etant de celles qui se plaignent à leurs mères,
Elle adressait sa plainte au chœur silencieux
Des astres, quand la lune a disparu des cieux,
Et que la fleur murmure à notre âme rêveuse
Le son mystérieux de sa plainte amoureuse.

XIV

Maintenant, bien-aimée, est-ce avec désespoir
Qu'aux anges dans le ciel tu parles éplorée?
Leur dis-tu, tout en pleurs, que le ciel était noir,
Que la foudre brillait éclatante et dorée,

Digitized by Google

Que la grotte était sombre et pleine de terreur,
Que l'eau de la cascade en défendait l'entrée,
Que cette obscurité qui troublait notre cœur,
Nous faisait oublier la divine colère,
Que les nymphes chantaient leur champ triste et rêveur,
Que nous ayant laissés seuls, bientôt la lumière
Retrouva réunis nos visages en feu,
Et qu'au chant des oiseaux tu rouvris ta paupière?
Te plains-tu tristement aux anges du bon Dieu?
Oh! ne leur parle pas en pleurant de ces choses,
Car chaque diamant de tes paupières roses
Enflammera le cœur d'un brillant séraphin,
Car moi, si j'étais l'un des célestes archanges,
Qui de Dieu dans l'azur célèbrent les louanges,
Si je pouvais franchir les espaces sans fin,
Si j'avais sous mes lois les astres de lumière,
Oh! je ne voudrais pas des étoiles des cieux,
Je quitterais l'azur pour descendre en ces lieux
Aimer un ange humain comme toi, sur la terre.

## XV

De la grotte d'abord elle n'osait sortir.
Elle craignait du jour la lumière éclatante,

Digitized by Google

Et du vaste soleil la face rayonnante...
Ou bien si, pensait-elle, il allait s'obscurcir !
Mais l'arc-en-ciel luisait de l'éclat du saphir
Sur la nuée encore humide et frissonnante.
Elle sortit. — La rose au souffle du zéphyr
(Chose étrange) brillait avec un air de fête.
Elle en cueillit la fleur, et, relevant la tête,
Etonnée, elle vit l'arc-en-ciel matinal
Et l'azur transparent d'un beau ciel de cristal,
Et la lune effaçant son disque dans la nue.
Elle semblait sentir une vie inconnue,
Elle allait écoutant des bruits silencieux.
Enfin elle aperçut dans l'azur des lacs bleus
Son visage plus blanc, ses lèvres plus brillantes,
Les couleurs de son teint rose plus languissantes,
La tristesse voilant ses lèvres souriantes.
Alors, s'enveloppant des flots de ses cheveux,
Elle ne voulut plus sur moi lever les yeux.

## XVI

Au moment où bientôt la lune va paraître,
De tous les rossignols s'arrête la chanson,
Des feuilles des bosquets s'apaise le frisson,
Et les sources plus bas, chantent dans le gazon,



Digitized by Google

Comme si l'astre pâle allait parler en maître,
Confier un secret au nom du Créateur
A chaque rossignol, à la feuille, à la fleur.
Puis le moment d'après dans ses lueurs d'opale
De la sombre Diane apparaît l'anneau pâle.
Alors des rossignols éclatent les concerts,
Les feuilles des bosquets s'agitent dans les airs,
Des sources les sanglots retentissent plus clairs.
Oh ! c'est à ce moment que deux cœurs s'abandonnent,
S'ils ont à pardonner, c'est alors qu'ils pardonnent,
C'est l'heure de l'oubli, de l'attendrissement.
Avec ma douce amie, oh ! c'est à ce moment
Que nous étions assis sur nos marches rustiques
En causant tristement de choses angéliques !

## XVII

C'était comme l'oiseau qui chante dans le ciel,
Quand la cloche des monts nous jetait son appel.
Elle me dit un jour : « Allons chez le vieux prêtre,
» Il nous consolera, nous absoudra peut-être,
» Et nous joindra les mains au nom du divin Maître. »
Elle dit et courut, en essuyant ses pleurs,
Au châlet dont sa main referma les persiennes
Pour cacher sa toilette aux yeux malins... des fleurs.

Digitized by Google

Puis dans le vêtement des jeunes Valaisiennes
Elle accourut à moi. Je tremblais, je pâlis;
Jamais je n'avais vu ses beaux yeux si jolis
Et ses lèvres jamais n'avaient été si fraîches.
Un grand papillon noir flottait sur ses cheveux
Et du soleil jaloux amortissait les flèches.
Car à moitié couvert et brûlé de ses feux,
Il jetait sur son front de grandes ailes d'ombre,
Les roses s'abritant sous le papillon sombre
Semblaient nous regarder de leur nid de satin,
Tout humides encor des larmes du matin.
Et du côté du cœur que mon regard épie
Le malin papillon pencha son aile impie.
Oh ! cette aile, je crus que j'allais la briser,
Oui, sur l'épaule gauche il osa se poser.
Mais d'un malheur prochain qui craindrait le présage,
Quand le cœur est gonflé d'allégresse et d'orgueil ?
Lorsque du haut des monts je vis notre ermitage,
Le châlet à mes yeux parut comme un cercueil,
Petit, silencieux... De cette cîme altière
Notre jardin fleuri semblait un cimetière,
Et là-bas sur le toit nos pigeons inquiets,
Et nos troupeaux rêvant à nous dans les prairies,
Cette terre attristée, et ces eaux assombries,

Digitized by Google

Ces volets que la mort semblait avoir cloués,
Tout fit naître en mon cœur une crainte secrète,
Comme si pour toujours je quittais ma retraite.

. . . . . .

Sombre et tremblant, des monts je gravissais la crête.
Les lacs noirs, le rocher de neige blanchissant,
Sur l'azur des glaciers l'aigle au vol frémissant,
Le coucher du soleil rouge comme le sang,
La maison de l'Ermite avec son toit de neige,
Et ce couple de chiens géants qui la protège,
La croix où se perchaient les bouvreuils amoureux,
La cellule, le prêtre et les livres poudreux,
Je revois tout cela comme dans un nuage...
Je me souviens pourtant qu'un rayon du couchant
Du crucifix d'ivoire éclairait le visage,
Quand, à son doigt glacé, sur elle me penchant,
Je glissai mon anneau...

## XVIII

O vallons et bosquets, ô ruisseaux et prairies,
Ne m'interrogez pas sur celle que j'aimais.
Mes pleurs ont enchaîné ma parole à jamais.
Le moindre mot réveille en moi mes rêveries:

Digitized by Google

Je vois ses grands yeux bleus aux flammes attendries
Qui plaignent ma douleur et voudraient l'apaiser;
Je vois ses lèvres, qui m'apportent un baiser,
Et je tremble, — et je sens mes larmes mal taries
Qui coulent... et le feu qui revient m'embraser.
Et je ne sais où fuir. — Et j'erre inconsolable;
Et pâle je m'arrête et je trace ses traits,
Ou parfois c'est son nom que j'écris sur le sable;
Ou je parcours les champs de roses, de cyprès
Comme un homme qui perd sa plus chère richesse
Et qui va, hors de lui, s'asseoir plein de tristesse
Où les urnes d'airain pleurent sur un cercueil,
Pensant que les tombeaux consoleront son deuil.

## XIX

Là-bas, sous ma fenêtre, il est une fontaine
Qui sans cesse gémit d'un murmure éploré;
Il est un arbre vert, où, chœur désespéré,
Pleurent les rossignols; une vitre, où la reine
Des nuits vient refléter sa lumière sereine
Et couronner mon front de ses tristes lueurs.
Et je suis réveillé la nuit, baigné de pleurs,
Par l'arbre, par la lune et la triste fontaine,



Digitized by Google

Et je me lève pâle, et j'écoute là-bas
Tout ce qui se lamente au loin dans la vallée.
Le chant des rossignols, la source désolée
Me parlent d'elle... Et moi, j'appelle le trépas,
Et je demande à Dieu de faire que je meure ;
Mais hélas! je languis, et la mort ne vient pas,
Et chaque nuit j'entends la fontaine qui pleure.

## XX

Lorsque dans le passé je me transporte encor,
Je ne sais plus comment me peindre son image :
Venant dans mon sommeil me baiser au visage,
Ainsi qu'une colombe allant prendre l'essor?
Ou fuyant devant moi, souriante et craintive?
Sur la page du livre où je lisais des vers,
Fixant avec les miens ses yeux tout grands ouverts,
Et suivant mon regard, sérieuse, attentive ?
Ou parmi les enfants du village veillant
En reine de légende, en princesse enchantée ?
Ou sous le hêtre un jour doucement sommeillant ?
Ou cherchant à m'atteindre? ou dans l'ombre abritée ?
Ou toute blanche et rose aux lueurs du couchant?
Ou dans les blancs rayons de la lune argentée?

Digitized by Google

## XXI

Oh ! dès que dans le ciel les astres brilleront,
J'irai, je franchirai les neiges éternelles,
Comme les cygnes blancs je déploierai mes ailes,
Et je m'envolerai quand ils s'envoleront.
Car ici, là, partout, des souffrances nouvelles
Accableront mon cœur à jamais affligé.
Éternellement triste et jamais soulagé,
Je souffre et souffrirai des tortures cruelles.
Aussi mon seul désir, ce sera maintenant
De choisir un endroit propice à la tristesse,
Où nul esprit ne puisse effleurer en volant
Mon cœur ensanglanté que tout déchire et blesse,
Un endroit où la lune apaisant ma détresse,
Fasse entendre sur l'onde un murmure tremblant,
Bouleverse en secret mon âme et la console,
Si bien qu'elle s'ébranle, — et s'éveille — et s'envole.

Genève, 1835.

Digitized by Google

Digitized by Google

# LA PESTE AU DÉSERT

## A EL-ARISH

(SECONDE ÉDITION)

(Traduction dédiée au grand romancier polonais J.-I. Kraszewski, à l'occasion de sa cinquantaine littéraire.)

La lune a transformé trois fois son disque d'or
Depuis que j'ai dressé mes tentes sur ce sable.
Ma femme avait un fils qu'elle allaitait encor;
Trois filles et trois fils, d'un père misérable
Famille ensevelie aujourd'hui, — dans ces lieux
M'accompagnaient aussi. Là-bas sur les collines
Neuf chameaux chaque jour s'en allaient sous mes yeux
Brouter le vert chardon et les algues marines;
Puis le soir, tous en cercle ici se reposaient,
Autour de ce foyer depuis longtemps sans flamme.
Mes filles au ruisseau, dans leur cruche puisaient;
Mes fils alimentaient le foyer; et ma femme,

Digitized by Google

Portant son nourrisson, préparait le repas.
Tout cela maintenant, tout cela dort là-bas,
Sous ce tombeau du Scheikh, dont la voûte riante
Reflète du soleil la lumière brillante.
Et moi je m'en reviens seul, hélas ! cette fois,
Après avoir vécu trois siècles en trois mois,
Depuis qu'en ce désert, qu'à jamais je déteste,
Sous ma tente apparut l'ange noir de la peste.

Oh ! personne ne peut comprendre la douleur
Qu'à l'heure du départ je renferme en mon cœur.
Je vais sur le Liban regagner mon village ;
Dans ma cour aussitôt mon oranger sauvage
Demandera : « Vieillard, où donc sont tes enfants ? »
Dans ma cour, quand les fleurs que soignaient les doigts blancs
De mes filles diront : « Tes filles, où sont-elles ? »
Quand les nuages bleus, en agitant leurs ailes,
Me redemanderont et ma femme et mes fils,
Et mes enfants, qui tous, oui tous ensevelis,
Dorment avec le Scheikh sous l'affreuse coupole ;
Quand j'entendrai l'écho m'adresser la parole,
Quand les hommes viendront s'informer de mon sort,
Comment trouver des mots pour raconter leur mort ?

Digitized by Google

J'arrivai. Je dressai ma tente sur le sable.
Nous fîmes près de nous se coucher nos chameaux ;
L'enfant, comme un petit chérubin secourable,
Donnait aux passereaux du pain, et les oiseaux
Venaient presque manger dans sa main enfantine.
Vois-tu dans le vallon cette source argentine ?
Ma fille en revenait d'un pas agile et prompt,
Sa cruche sur la tête et droite comme un jonc ;
Elle vint vers le feu, puis fit jaillir, joyeuse,
Sur ses frères cette eau, goutte à goutte, en riant.
L'ainé, l'œil enflammé, le regard effrayant,
Se leva, prit la cruche en sa main fiévreuse
Et dit : « De l'eau, ma sœur ! oh ! je rends grâce à Dieu :
Donne, donne, j'ai soif, j'ai la poitrine en feu ! »
Il dit, et puis, vidant la cruche tout entière,
Comme un palmier brisé roula mort sur la terre.
J'accourus, — mais trop tard, — je ne le sauvai pas.
Ses sœurs voulaient encor le prendre dans leurs bras ;
Je criai, furieux : « Que nul ne s'y hasarde ! »
Je jetai le cadavre aux Arabes de garde,
Pour le traîner en hâte avec leurs crocs ferrés
Au tombeau réservé pour les pestiférés.
Et depuis cette nuit d'épouvante si pleine,
Il fallut commencer une autre quarantaine.

Digitized by Google

L'une à côté de l'autre, Amine avec Hafné
Succombèrent aussi dans cette nuit terrible.
Et voyez ! cette mort dut être bien paisible,
Car après le trépas cruel de mon aîné,
Je restai jusqu'au jour en proie à l'insomnie,
Et je n'entendis pas leurs râles d'agonie.
Et leur mère non plus n'entendit aucun bruit,
Elle qui, je le sais, pleura toute la nuit.
Le matin, toutes deux, couleur de fer, livides,
La peste les tenait dans ses serres avides.
Je les fis par la garde emmener à leur tour ;
Elles nous ont quittés, hélas ! et sans retour...
Pour la dernière fois je les vis à cette heure
De leurs longs cheveux noirs balayer ma demeure.

Dans le ciel azuré regardez ce soleil :
Toujours sur ces palmiers il brille à son réveil ;
Il se couche toujours là-bas vers le rivage ;
Ce ciel pur n'est jamais terni d'un seul nuage.
Et je croyais alors, moi, je ne sais pourquoi,
Que ce soleil était sans rayons d'or ; pour moi
Il ne ressemblait plus au soleil de la veille :
Ce n'était plus qu'une ombre aux fantômes pareille.
Et le ciel, ce témoin muet de mon malheur,

Digitized by Google

Qui de mes trois enfants avait vu les tortures,
Il me semblait si gris de brume et de vapeur,
Il me semblait si plein d'exhalaisons impures,
Que je me demandais si le Dieu créateur,
Caché dans ce nuage, entendrait ma prière.

Il s'écoula dix jours, avec quelle lenteur !
Tous mes autres enfants vivaient. Leur pauvre mère
Dans son cœur plus léger assoupit son chagrin ;
Et même mon dernier petit, mon chérubin
Vivait, — ne voulant pas se flétrir avant l'âge.
Je commençai moi-même à reprendre courage,
Car je ne croyais pas que, m'en ayant pris trois,
Dieu voulût m'enlever tous les miens à la fois !

Aussi ce fut un jour d'infernale torture,
Quand, de mon jeune fils regardant la figure,
J'y vis soudain la mort. Moi qui le soignais tant !
Ce n'était tout d'abord qu'un signe imperceptible ;
Nul ne l'eût deviné, — je le vis à l'instant.
Alors recommença pour moi cette heure horrible
Où j'avais vu mourir mon premier-né. Grand Dieu !
D'abord pâle, il devint rouge comme le feu,
Puis noir comme le fer... A cette horrible vue
Je m'écriai tout haut : « La mort est revenue ! »



Digitized by Google

Puis j'emportai son corps de ces taches couvert
Au milieu des chameaux, là-bas dans le désert,
Pour que la mort, faisant son œuvre meurtrière,
Finît de le ronger — loin des yeux de sa mère.

Près de l'agonisant, pleins d'horreur et d'effroi,
Nous veillions à genoux, tous, mes chameaux et moi.
Je me tordais les bras et criais avec rage :
« Pourquoi donc est-il né, s'il doit mourir ainsi ! »
Et là-bas, nous montrant son placide visage,
Quand mon fils expirait, la lune vint aussi
Regarder : cette lune, image inoubliable,
Comment put-elle voir un spectacle semblable ?
Dans mes bras, sur mon cœur, lorsqu'il eut expiré,
J'aurais voulu brûler son corps défiguré ;
Mais, quand sur ses habits je vis courir la flamme,
J'arrachai le cadavre, et fis, la mort dans l'âme,
Enlever mon enfant par deux noirs fossoyeurs :
Et mes deux fils sont mieux, là-bas, près de leurs sœurs.
Et depuis cette mort et cette horrible scène,
Il fallut commencer une autre quarantaine.

Sous ce soleil tout rouge au disque ensanglanté,
Sous cette tente à l'air étouffant, empesté,

Digitized by Google

Nous vécûmes longtemps sans dire une parole
Et feignant d'être morts ; car chacun espérait
Que le Seigneur peut-être au ciel s'y tromperait
Et de la peste enfin renverserait l'idole.

Il revint ! — Il revint, l'ange exterminateur !
Mais il me trouva, moi, sans larmes et sans cœur,
Insensible à mes deuils, aux fureurs de la peste,
Disant déjà : « Que Dieu prenne tout ce qui reste ! »
Quand mon troisième fils fut atteint à son tour,
En le voyant souffrir, mon cœur resta de pierre,
Car la douleur était mon pain de chaque jour.
Aucune larme alors ne mouilla ma paupière.
Vivant, nous l'aimions moins que nos autres enfants,
Et mort, il fut le moins pleuré de ses parents.
Aussi Dieu lui donna, comme pour récompense,
Une fin calme et douce, une mort sans souffrance ;
Tranquille, il s'endormit de son dernier sommeil,
Se raidit, et devint à la pierre pareil.
Mais la rigidité de ses traits immobiles
Paraissait faire fi de nos pleurs inutiles ;
On eût dit qu'il voulait que ce visage affreux
Se fixât dans nos cœurs, épouvantât nos yeux,
Et pour toujours, — livide avec ses taches noires, —
Criant : « Soyez maudits ! », restât dans nos mémoires !

Digitized by Google

Il mourut. Je pensais alors, — cruel destin ! —
Que si le Ciel des miens n'épargnait pas le reste,
Que s'il nous renvoyait l'ange noir de la peste,
Il me prendrait l'enfant, — ma femme, — et puis qu'enfin
J'irais moi-même aussi rejoindre ma famille.
Ma fille ! Oh ! je n'osais point penser à ma fille !
Je ne pouvais avoir de crainte sur son sort :
Elle était belle et jeune à désarmer la mort,
Et si joyeuse quand entre ses deux mains blanches
Elle prenait ma tête et me baisait au front,
Quand elle travaillait, en courant sous les branches,
Au filet qui du cèdre environnait le tronc,
Ainsi qu'une hirondelle active et diligente !
Regarde ! Vois-tu bien ma ceinture brillante ?
C'est elle qui l'a faite ; et sur mes tristes yeux
Souvent elle venait pencher ses blonds cheveux ;
Si bien que je voyais son sourire et ses charmes
Comme on voit une rose au travers de ses larmes.
Sur toute ma maison elle régnait si bien !
Elle était là toujours comme un ange gardien,
Dans le petit berceau veillant son petit frère ;
Vers quiconque pleurait accourant la première
Elle sut compâtir à toutes nos douleurs,
Et sur son front charmant tombèrent tous nos pleurs.

Digitized by Google

Il s'écoula dix jours et dix nuits, mais si lentes,
Que la mort aurait pu s'en retourner aux cieux.
Dix autres jours encor, dix autres nuits brillantes
S'écoulèrent; l'espoir renaissait radieux...
Ma femme avait cessé de pleurer elle-même,
Quand de nos jours d'angoisse arriva le trentième.
Enfin, ayant perdu forces et souvenir,
Je me couchai la nuit et je pus m'endormir.
Mais en rêve je vis dans un léger nuage
D'Amine et de Hafné m'apparaître l'image.
Se tenant par la main, elles vinrent d'abord
Vers moi me souhaiter le repos de la mort;
Ensuite, les yeux pleins d'nne flamme effrayante,
S'approchèrent de ceux qui dormaient sous la tente,
Et touchèrent sans bruit de leur doigt menaçant
La couche de leur mère et celle de l'enfant;
Puis sur leur jeune sœur, l'une à l'autre enlacées,
Maudites! je les vis poser leurs mains glacées.
Je me réveille avec un sanglot étouffé,
Et, farouche, j'appelle : « Hatfé! ma chère Hatfé! »
Comme un oiseau léger, elle accourut bien vite,
Se jeta dans mes bras, et je vis, ô bonheur!
Qu'elle était bien encor là, ma pauvre petite,
En entendant son cœur qui battait sur mon cœur.



Digitized by Google

Le lendemain, ma fille ! — Oh ! frappé de la foudre,
A peindre ma douleur je ne puis me résoudre.
Encore cette enfant que me prit le trépas !
Encore cette fille expirant dans mes bras !
Mais surtout un moment entre tous fut terrible :
Quand elle se tordait sous sa douleur horrible,
Elle criait : « Mon père, ô viens à mon secours ! »
Et ses lèvres étaient rouges comme la rose,
Entr'ouvrant son calice où l'insecte se pose.
C'est ainsi que mourut ma fille, mes amours !
Oh ! ce coup me brisa le cœur ; mais, chose étrange,
Ma fille, après sa mort, fut belle comme un ange.

Et je n'eus pour pleurer sur moi dans mon enfer
Que la garde, qui vint me prendre l'enfant blonde.
Les cruels ! la frappant de leur crochet de fer
Qui tomba lourdement sur sa poitrine ronde,
Ici, — puisse le sort être clément pour eux ! —
Déchirèrent son corps virginal sous mes yeux.
Alors, laissant à Dieu la vengeance d'un père,
Je voulus l'emporter moi-même au cimetière.

Et sa mère resta trois jours les bras croisés ;
Ses membres engourdis semblaient paralysés ;

Digitized by Google

Immobile, elle était jaune comme la cire.
L'enfant avait perdu son teint, son doux sourire,
Car le lait de la mère était presque tari.
Du berceau tous les jours sortait un faible cri.
Et ce désert, — à toi (ta famille est vivante)
Il te semble tout autre et son aspect t'enchante,
Tu le trouve doré, joyeux, ensoleillé ; —
Pour moi, c'est un enfer ténébreux et souillé.
A travers ce désert, sur ces sables arides,
J'ai vu de mes enfants traîner les corps livides :
Là-bas, quand sur les rocs la mer vient déferler,
Toi tu l'entends gronder, moi je l'entends hurler ;
Et lorsque dans son lit tranquille elle demeure,
Tu dis qu'elle murmure, et je dis qu'elle pleure.
Le soir, quand le soleil baissait à l'horizon,
J'entendais le muezzin chanter son oraison.
On eût dit qu'il avait pitié de ma misère,
Car c'était d'une voix plus triste et moins sévère
Qu'il proclamait, du haut d'un tertre sablonneux,
La puissance d'Allah devant un malheureux !
Sois loué ! Dieu du ciel ! ô bienfaiteur du monde !
Les villes s'écroulant dans la flamme qui gronde,
Le tremblement de terre écrasant les cités,
La peste qui ravit de ses coups répétés

Digitized by Google

Les enfants sur le sein qui leur donna naissance,
Voilà, Dieu de bonté, ce qui fait ta puissance !

De moi tout être humain, m'apercevant de loin,
Ainsi que d'un maudit s'écartait avec soin.
Ma tente, — par la main de mes filles tissée, —
S'était depuis longtemps noircie à la rosée,
Et sa toile, qu'au sol un pieu retenait seul,
Flétrie et déchirée, avait l'air d'un linceul.
Oh! l'on reconnaissait la peste à cette tente!
Même des passereaux la foule turbulente
Qui venait autrefois se percher sur ma main,
Se baigner dans le sable et becqueter mon pain,
Cessa, par un instinct secret de la nature,
De s'assembler ici pour chercher sa pâture.
Je me demande encor ce qui les effraya :
Ma tente déchirée ou mon triste visage?
Mais les petits oiseaux fuyaient sur mon passage,
Et je m'en aperçus, — et cela m'affligea.

Cinq jours après ma fille, — ô ciel impitoyable!
Le soir, la voix des flots devint plus lamentable;
Le globe du soleil se coucha ténébreux,
Et des nuages noirs assombrirent les cieux.

Digitized by Google

La nuit vint, — nuit terrible, obscure et funéraire,
Et qu'illuminaient seuls les éclats du tonnerre.
Je vois encor ces feux, j'entends encor ce bruit;
J'entends ces flots pressés venant hacher la tente,
Qui s'étend et tout bas murmure et se lamente;
Je la vois chanceler, s'ébranler dans la nuit,
Sous les foudres du ciel s'éclairer tout entière,
Vrai tombeau de damné, fait d'ombre et de lumière.
Il me semblait, parmi ces fracas éclatants,
Distinguer au dehors la voix de mes enfants
Et leurs gémissements d'angoisse et d'épouvante.
Je tendis mon regard, mon oreille et mon cœur,
Et je me demandais, frissonnant de terreur,
Comment mes morts passaient cette nuit effrayante.

Tout à coup, — pourquoi donc en traître, à pas de loup,
Sous ma tente la mort entra-t-elle à cette heure?
Les foudres succédaient aux foudres; — tout à coup,
Tout bas dans son berceau j'entends l'enfant qui pleure.
Et si terrible était le son de cette voix
Que sa mère, que moi, tous les deux à la fois
Nous courûmes d'un bond vers notre petit ange.
Son cri, si faible, hélas! nous parut (chose étrange!)

Digitized by Google

A tous deux si poignant, si terrible et si fort,
Si déchirant, si plein du sanglot de la mort,
Et si profondément sorti de tout son être,
Si clair et si distinct, si maudit et si traître,
Qu'une dernière fois, voulant encor le voir,
Nous courûmes à lui, sans force et sans espoir.

Tu ne nous trompas point, pressentiment funeste!
Il mourut à son tour, enlevé par la peste.
Son corps alla grossir mon lugubre charnier.
Il mourut, — mon plus cher enfant! — et mon dernier!
Elle me l'a ravi, la mort impitoyable;
Il ne reviendra plus! — O père inconsolable!
Tu ne le verras pas grandir dans ta maison:
Il ne reviendra plus — ô malédiction!

Les étoiles brillaient au ciel la nuit suivante.
Tous deux, ma femme et moi, nous étions sous la tente.
Sous nos yeux de l'enfant le corps était placé
Par le froid de la mort immobile et glacé,
Et je me dis alors, en déplorant sa perte:
Oh! s'il pouvait rester avec nous, même inerte
Et froid! — Si pour toujours nos yeux pouvaient le voir!
Cela seul calmerait un peu mon désespoir.

Digitized by Google

Lui, ce ne furent pas les gardiens ni son père
Qui traînèrent son corps au triste cimetière,
Dont la porte pour nous se rouvrait si souvent :
Non, la mère elle-même y porta son enfant.

Ainsi donc je restais tout seul avec ma femme.
Mais, le comprendrez-vous? — le deuil et le chagrin,
Loin de nous réunir, en déchirant notre âme
Semblait y distiller je ne sais quel venin,
Dont, même en ce moment, elle est encore pleine.
Notre douleur était semblable à de la haine
Et se dressait, immense et noire, entre nous deux.
Nous étions désunis et seuls, ô malheureux!
Et nous ne disions pas un mot, — cruel martyre!
Car enfin, répondez, qu'aurions-nous pu nous dire
Dans ce logis désert, infortunés parents,
Assis devant les lits vides de nos enfants?

Le soleil se levait alors, rouge et farouche.
Tous les jours, à l'endroit où ce soir il se couche,
On eût dit une torche incendiant les flots.
Et nous vivions ainsi, jour et nuit, sans repos,
Un silence lugubre enveloppait la tente;
Dans un rayon de lune une souris errante

Digitized by Google

Passait parfois... d'ailleurs nul bruit, nul mouvement.....
Oh! nos quarante jours coulèrent tristement.
Alors les médecins vinrent, selon l'usage.
Quand ils nous regardaient fixement au visage,
Je vis de la stupeur dans leur œil attristé :
Ma tête avait blanchi, mon corps s'était voûté.
A force de chagrin, d'angoisse et d'insomnie,
La face de ma femme était vieille et jaunie;
Elle avait sur son front ridé des cheveux gris,
Un affreux incarnat sur ses traits amaigris,
Et le regard troublé de ces éclairs funèbres
Que le soleil fait naître au sortir des ténèbres.
A l'endroit où le mal porte ses premiers coups,
Le médecin nous fit frapper dans les jointures.
J'avais de tous mes morts embrassé les figures
Livides... Et pourtant, hommes! le croirez-vous?
Je sortais bien portant de cette quarantaine.
Ma femme avait touché trois cadavres à peine,
Et, dès qu'elle eut frappé sa poitrine, aussitôt
Elle exhala sa vie en un dernier sanglot.

Je pris entre mes bras sa dépouille mortelle,
L'emportai dans ma tente, et, jetant mon fardeau,

Digitized by Google

Je tombai lourdement sur la terre auprès d'elle.
Encor quarante jours d'un supplice nouveau !...
Elle me dit, avant sa mort, la pauvre mère !
Qu'au tombeau qui couvrait ses restes adorés
Elle avait voulu prendre une fleur, une pierre,
Et de son dernier né quelques cheveux dorés.
Et c'est ce souvenir, gage d'amour profonde,
Cette image, voyez, qu'il tenait dans ses mains,
Et ces petits cheveux pris sur sa tête blonde,
Et qui pour moi seront désormais deux fois saints
— (La mère infortunée avait eu le courage ;
De déterrer l'enfant, la nuit, pendant l'orage.
Quand elle eut terminé son funèbre travail,
Elle avait embrassé ses lèvres de corail,
Et puis l'avait remis avec soin dans la terre) —
Et c'est ce souvenir, ce baiser funéraire,
Par elle dérobés au sépulcre jaloux,
Qui ravirent aussi ma femme à son époux.

Le tombeau du désert m'ouvrit encor sa porte
Et de mes enfants morts reçut la mère — morte !
Puis, dans mon antre obscur, je retournai sans bruit
Me cacher loin du jour comme un oiseau de nuit.



Digitized by Google

Je ne vis plus du ciel la lumière sereine,
Personne désormais ne me vit dans la plaine ;
J'étais comme un homme ivre ou comme un vieil enfant.
Dans ma mémoire, plus un visage vivant,
Rien que ces traits affreux, ces figures livides,
Que la peste avait pris dans ses griffes avides.
Et le jour radieux, la nuit pleine d'effroi,
Me les montraient toujours rangés autour de moi.
Je parlais avec eux ; j'avais, dans les nuits sombres,
Des conversations tristes avec ces ombres.
Même, par un hasard étrange, quelquefois
Ma voix de mes enfants reproduisait la voix.
Et je me réveillais de mes visions vaines
En entendant, la nuit, les hurlements des hyènes
Là-bas, sur les tombeaux... J'écoutais, plein d'horreur,
Ces fauves sur mes morts pleurant avec fureur.

Je m'engourdis enfin, comme fait la vipère ;
Jours, semaines, passaient sans aucune douleur,
Sans délire ; j'avais oublié mon malheur.
J'étais devenu dur et froid comme la pierre.
Un jour (puisse le Ciel alléger ma misère !)
Quelqu'un glisse en ma tente un regard incertain ;

Digitized by Google

Hélas ! et ce n'était plus un visage humain,
Mais c'était le regard de mon vieux dromadaire.
Le voyant si pensif et si compâtissant,
Je me mis à pleurer tout haut, — comme un enfant.

Ainsi je traversai ma triste quarantaine.
Les hommes sont venus enfin rompre ma chaîne.
Oh ! cruelle faveur, amère liberté !
A ma tente déjà j'étais acclimaté.
C'est avec un frisson de deuil et d'épouvante
Que je vais arracher les cordes de ma tente,
Et ces pieux que... (grand Dieu ! pitié pour mes vieux ans !)
J'ai plantés dans le sable, avec tous mes enfants.
Aide-moi ; je suis seul aujourd'hui. Le murmure
De ces toiles saura te conter ma torture.
Elles le feront mieux encor que je n'ai pu.
Car elles savent tout, car elles ont tout vu !
De mes trésors perdus c'est tout ce qui me reste.
Regarde, touche-les, oh ! ne crains pas la peste,
Ne crains pas cette mort dont l'aspect effrayant...
Ne crains rien, ô mon fils ! — Tu n'es pas mon enfant.
Mais non, fuis : car je sais que ces toiles flexibles
A tout autre qu'à moi doivent sembler terribles.
Oh ! mourir de la peste est une horrible mort !

Digitized by Google

On ne reconnaît plus ses proches — tout d'abord;
Puis, d'un feu dévorant la poitrine s'enflamme.
Hélas! ainsi j'ai vu huit des miens rendre l'âme;
Et, chaque jour témoin de trépas meurtriers,
J'ai passé dans ces lieux trois longs mois tout entiers.
Aujourd'hui, — voici neuf chameaux aux pieds rapides;
Regarde, — sur leur dos huit selles restent vides.
Et moi je n'ai plus rien que Dieu. Père orphelin,
Voilà ton cimetière, — et voici ton chemin.

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

FIN

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — A. CHAIX ET Cie,
RUE BERGÈRE, 20, A PARIS. — 6150-1.

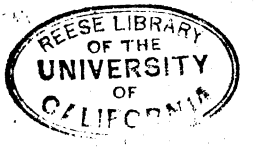
Digitized by Google

Digitized by Google

**Du même auteur:**

Traduction en prose des Œuvres complètes de SLOWACKI. 2 vol.

*(Librairie du Luxembourg, rue Monsieur-le-Prince, 25.)*




PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 6152-1.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
BERKELEY

THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE
STAMPED BELOW

Books not returned on time are subject to a fine of 50c per volume after the third day overdue, increasing to $1.00 per volume after the sixth day. Books not in demand may be renewed if application is made before expiration of loan period.

MAR 5 1919
MAR 12 1919
MAR 26 1919
MAY 7 1919
APR 22 1919
MAY 6 1919
MAY 4 1925
FEB 20 1928
29Mar'61AE

REC'D LD
JUN 8 1961
12Mar'64DC
REC'D LD
MAR 30'64-1 PM
DEAD

50m-7,'16

Digitized by Google

U. C. BERKELEY LIBRARIES

C043104415

193357

Digitized by Google

Digitized by Google